



MANGETES VŮČEK

Luna M

Mange tes Vœux

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Sucre de l'Oubli	4
Chapitre 2 : Le Pouls du Collier	8
Chapitre 3 : L'Hérésie de l'Eau	13
Chapitre 4 : Le Jeûne Sacrilège	18
Chapitre 5 : La Voix de l'Estomac	23
Chapitre 6 : La Lisière des Sanglots	28
Chapitre 7 : Les Archives de Viande	32
Chapitre 8 : Le Sourire de Séraphin	37
Chapitre 9 : Le Ciel mis à nu	41
Chapitre 10 : La Morsure du Mendiant	45
Chapitre 11 : L'Infiltration du Palais de Moelle	49
Chapitre 12 : Le Premier Pleur	53
Chapitre 13 : Le Festin des Vérités	57
Chapitre 14 : L'Effondrement de la Dentelle	61
Chapitre 15 : La Chair et le Sel	65

Chapitre 1

Le Sucre de l'Oubli

L'aube sur Dentelle-Sèche ne se levait pas ; elle s'écaillait, telle une mue de serpent d'argent sur les dômes de porcelaine et les minarets de craie qui griffaient le ciel. Dans cette cité de nacre, le silence possédait la consistance d'une soie trop tendue, prête à se déchirer au moindre murmure discordant. Elara se tenait debout sur la Place des Soupirs Pétrifiés, ses pieds nus effleurant le marbre poli qui reflétait un soleil pâle, un astre semblable à une perle malade flottant dans un océan de lait. Autour d'elle, la foule oscillait comme un champ de lys sous une brise absente, chaque citoyen drapé dans des étoffes si blanches qu'elles semblaient taillées dans l'écume des vagues oubliées.

Le Gouverneur Séraphin apparut sur le balcon de l'Hémicycle de Verre, sa silhouette déliée se découpant contre l'azur trop pur. Ses mains, longues et diaphanes comme des racines de lune, s'ouvrirent vers la multitude. Il ne parlait pas encore, mais le bourdonnement de sa présence vibrait dans les os d'Elara, une fréquence ancienne qui réclamait l'extase. À sa ceinture pendaient des bourses de velours dont s'échappait une lueur de lucioles captives.

« Mes enfants de lumière, » commença Séraphin, sa voix étant un ruissellement d'eau sur du cristal, « ouvrez vos âmes à la douceur, car le tourment n'est qu'une ombre que le sucre dévore. »

Il puisa dans ses bourses et lança les Hosties de Souhairs. Les petites pastilles irisées décrivirent des arcs de cercle magiques, tombant comme une neige de bijoux sur la foule affamée de paix. Elara tendit la main, ses doigts tremblant légèrement. Une hostie se posa au creux de sa paume. Elle était tiède, palpitante, exhalant un parfum

de jasmin foudroyé et de souvenirs d'enfance qu'on aurait passés au tamis.

Lorsqu'elle porta la friandise à ses lèvres, le goût envahit son palais comme une déflagration de givre sucré. C'était une saveur de cire d'abeille et de vent stellaire, une promesse de néant divin qui anesthésiait instantanément les pointes acérées de son esprit. Elara ferma les yeux. Elle sentit la "faim", cette bête tapie dans les replis de son ventre, se recroqueviller, vaincue par la substance qui coulait dans ses veines comme un fleuve de miel opiacé.

Autour d'elle, le rituel de la félicité s'accomplissait. Un homme, dont le visage portait les stigmates d'une vieille mélancolie, s'effondra à genoux, les yeux révulsés de gratitude. Une femme aux cheveux d'argent riait sans émettre de son, ses mains serrant le vide comme pour attraper les fils d'un rêve trop beau. C'était la loi de Dentelle-Sèche : ici, l'amertume était un crime de lèse-majesté, et le chagrin, un métal que l'on transformait en luxe.

Elara sentit soudain une chaleur humide piquer le coin de sa paupière gauche. C'était une émotion orpheline, un résidu de pensée qu'aucune hostie ne pouvait totalement dissoudre. La larme perla, glissa sur sa joue de porcelaine, et avant même d'atteindre le sol, elle se figea. Dans un tintement cristallin, un diamant de la taille d'une noisette roula sur le marbre. Il était d'une pureté effrayante, capturant la lumière du soleil pour la recracher en spectres de couleurs impossibles.

Elle ramassa la gemme, dont les facettes étaient aussi tranchantes que des éclats de miroir. C'était son tribut, sa contribution à l'opulence de la cité. Mais en serrant le diamant contre son cœur, Elara fut saisie d'un vertige qui fit tanguer l'horizon. Elle baissa les yeux vers le collier qu'elle portait, cette rivière de pierres nées de ses propres sanglots passés. Sous la soie de sa robe, contre sa peau, elle crut percevoir un battement. Un rythme sourd, irrégulier, une percussion organique qui ne lui appartenait pas. Les diamants de son cou vibraient, comme si chacun d'eux enfermait un petit muscle affolé, une pulsation de vie volée à la terre.

Elle releva la tête vers le ciel, cherchant à retrouver la sérénité du vide, mais ce qu'elle vit lui fit l'effet d'une griffure sur l'âme. Le bleu du firmament, ce dôme d'une perfection suspecte, semblait s'effiloche. Sur les bords de l'horizon, là où les tours de craie touchaient les nuages, la peinture céleste craquelait. Des lambeaux d'azur pendaient comme des peaux mortes, révélant derrière eux une texture sombre, une membrane de chair noire et palpitante qui semblait respirer avec la lenteur d'une bête millénaire.

Le monde vacilla. La blancheur immaculée de Dentelle-Sèche, qu'elle avait toujours perçue comme un sanctuaire, lui apparut soudain comme un linceul trop serré. L'odeur de jasmin devint écœurante, masquant mal une effluve plus profonde, plus viscérale : celle de la sève qui fermente et du sang qui s'évapore sous le soleil.

Le Gouverneur Séraphin la regardait. Du haut de son balcon, ses yeux, deux puits de nuit constellés de paillettes d'or, semblaient sonder les doutes qui germaient dans l'esprit de la jeune fille. Son sourire ne changea pas, mais il se fit plus tranchant, plus prédateur. Il leva une main vers le ciel écaillé, et d'un geste de magicien, sembla recoudre les déchirures de la voûte céleste d'un simple mouvement de ses doigts longs.

« Ne craignez rien, Elara, » murmura une voix directement dans son crâne, une voix qui sentait la poussière d'étoiles et le sucre de canne. « Le monde est un fruit que l'on pèle pour n'en garder que la pulpe douce. Le reste n'est qu'une illusion de l'ombre. »

Mais le vertige ne quittait pas Elara. Elle regarda ses mains, si blanches qu'elles en devenaient transparentes. Ses gencives la démangeaient, une sensation de pression insupportable comme si d'autres diamants, des milliers de petites griffes de lumière, poussaient sous sa chair, prêts à jaillir au moindre souffle de tristesse. Elle sentit la voix de sa petite sœur, un écho qu'elle avait cru dévoré par les hosties, vibrer à la racine de sa langue. C'était un murmure de nacre, une plainte étouffée sous des

couches de caramel et d'oubli.

Elle se rendit compte que la cité ne reposait pas sur le sol, mais sur un estomac géant qui digérait les vœux des hommes pour en faire des parures. Chaque maison, chaque pavé, chaque Hostie de Souhairs était un morceau de quelqu'un d'autre, une fibre musculaire transformée en architecture par la grâce d'une alchimie cruelle.

Elara fit un pas en arrière, heurtant un citoyen qui souriait au vide, sa gorge ornée de saphirs nés de ses deuils oubliés. Elle chercha l'air, mais l'atmosphère était saturée de poussière de sucre, une neige fine qui se déposait sur ses poumons comme un givre éternel. Le diamant qu'elle tenait encore dans sa main commença à chauffer, à palpiter avec une ferveur nouvelle, comme s'il reconnaissait la proximité d'une vérité sanglante.

Elle regarda une dernière fois le balcon de Séraphin, mais le Gouverneur s'était évaporé dans une volute de fumée opaline. La place n'était plus qu'une mer de statues de porcelaine, des êtres dont l'humanité s'effaçait derrière l'éclat de leurs propres larmes cristallisées. Elara sentit un froid ancien monter de la terre, une vibration qui n'était pas celle de la magie, mais celle de la faim. Non pas sa faim à elle, mais celle de la cité tout entière, ce monstre de nacre qui demandait à être nourri de rêves et de chair pour ne pas que le ciel finisse par tomber en morceaux de peinture sèche.

Elle ferma la bouche pour ne pas hurler, car elle savait que si un cri s'échappait de ses lèvres, il se transformerait instantanément en une cascade de rubis qui l'étoufferait de sa propre richesse. Elle se mit à marcher, le cœur lourd d'une vérité qu'aucune douceur ne pourrait plus jamais effacer, s'enfonçant dans les ruelles de Dentelle-Sèche alors que l'azur continuait, imperceptiblement, de peler au-dessus de sa tête.

Chapitre 2

Le Pouls du Collier

Les doigts d'Elara frôlèrent la constellation de larmes pétrifiées qui enserrait sa gorge, ce carcan de lumière glacée que les orfèvres de la cité nommaient l'Étreinte des Anges. Sous la pulpe de son index, les facettes du plus gros diamant, une gemme d'une pureté si absolue qu'elle semblait avoir été taillée dans le silence d'un matin d'hiver, ne répondirent pas par la froideur minérale attendue. Au contraire, la pierre dégageait une chaleur fiévreuse, une radiance de sève montant sous une écorce trop fine. C'était une vibration infime, un tressaillement rythmique qui ne provenait pas de son propre sang, mais d'un noyau étranger niché au cœur du cristal.

Boum-doum.

Le choc fut si violent qu'elle crut sentir ses propres dents s'effriter contre ses gencives, là où le sucre des Hosties de Souhails laissait toujours un arrière-goût de craie et de miel ancien. Elle s'adossa contre une colonne de grès poli, respirant l'air lourd de Dentelle-Sèche qui sentait le parfum des lys mourants et la poussière de nacre. Autour d'elle, les jardins suspendus du Gouverneur balançaient leurs corolles de verre dans un vent qui ne soufflait pour personne.

Elle pencha la tête, les yeux écarquillés, fixant le reflet du collier dans le bassin d'eau argentée à ses pieds. La gemme centrale, qu'elle avait toujours crue inerte, s'illuminait d'une lueur rose de pivoine à chaque pulsation. C'était une danse macabre, un tambour de chair enfermé dans une prison de géométrie parfaite. Le diamant respirait. Il battait avec la précipitation d'un petit animal traqué, une fréquence désordonnée qui semblait appeler, hurler sans voix, réclamer le retour à la chaleur d'une cage thoracique.

Une nausée parfumée lui monta à la gorge. Elle se souvint du goût de l'Hostie qu'elle avait refusé d'avalier ce matin-là, préférant la cacher dans l'ourlet de sa robe de soie. Sans ce voile de douceur artificielle, le monde commençait à se craqueler. Les couleurs perdaient leur vernis protecteur. Le silence de la place n'était plus une paix, mais une apnée.

Un bruit de parchemin déchiré retentit au-dessus d'elle.

Elara leva les yeux vers la voûte céleste, ce dôme d'un bleu si parfait qu'il en paraissait suspect. Un lambeau d'azur, large comme une voile de navire, se détachait lentement. Il ne tomba pas avec la légèreté d'un nuage, mais se recroquevilla sur lui-même comme une peau morte, révélant une vérité qui fit chanceler sa raison. Derrière le bleu, là où auraient dû se trouver les étoiles ou le vide de l'éther, s'étalait une étendue de chair sombre et humide, une membrane de muscle violacé parcourue de veines d'or noir. Le ciel de Dentelle-Sèche n'était que la paroi interne d'un estomac colossal, une peinture de trompe-l'œil posée sur la paroi d'un organisme dont ils habitaient les replis.

La parcelle de ciel tomba sur le pavé avec un bruit mou, une flaque de pigment sec qui s'effaçait déjà pour laisser place à une odeur de fer et d'iode. La plaie céleste, ce trou rose et palpitant, semblait observer la ville de son œil aveugle et charnu.

« Elara... »

Le murmure ne venait pas de l'air, ni des arbres de cristal qui grinçaient sous la brise artificielle. Il émanait de son propre cou. Elle porta la main à la gemme pulsante. La vibration était devenue une voix, un écho étouffé comme si quelqu'un parlait à travers une épaisseur de glace et d'eau. C'était une voix de petite fille, une mélodie de lait et de rires oubliés qui lui déchira les tempes.

« Elara, j'ai froid dans la lumière. »

Le souvenir de sa sœur, qu'elle pensait avoir dissous dans l'oubli sucré des vœux exaucés, remonta comme une épave noire à la surface d'une mer de lait. Elle revit les mains de la petite fille, si fragiles, et ce jour où la tristesse avait été trop lourde à porter. Elle se souvint du désir ardent de ne plus souffrir, de cette prière lancée au Gouverneur, et de la friandise qu'il lui avait offerte en souriant. Un bonbon de nacre pour effacer le deuil. Elle l'avait mangé. Elle avait dévoré son absence jusqu'à en oublier le nom.

Le collier se fit plus lourd, les diamants s'enfonçant dans sa peau de porcelaine. Chaque gemme sur la chaîne semblait s'éveiller, s'accordant sur ce rythme organique, cette symphonie de cœurs orphelins. La parure n'était plus un ornement ; c'était un chapelet de vies cristallisées, de fragments d'êtres dont on avait extrait la mélancolie pour en faire des bijoux.

Une seconde écaille de bleu se détacha, révélant un nerf optique géant qui traversait le firmament de chair. La lumière de la cité changea, passant de l'opale au pourpre chirurgical. Les statues de citoyens, au loin sur la place, ne bougeaient pas, mais Elara vit l'éclat de leurs larmes de diamant briller d'une intensité nouvelle. Ils étaient en train de nourrir le monstre. Leurs pleurs devenaient des richesses, et leurs corps, lentement, s'amincissaient, s'étiraient, devenant aussi translucides que des ailes de libellule.

Elle comprit alors que la faim qu'elle ressentait, ce vide abyssal dans son ventre, n'était pas le besoin de nourriture, mais l'appel du vide qu'elle avait elle-même créé en consommant ses souvenirs. La cité de Dentelle-Sèche n'était pas un sanctuaire, c'était une table dressée. Chaque vœu était un morceau de chair prélevé sur l'âme, chaque diamant une larme qu'on ne pourrait plus jamais pleurer parce qu'elle appartenait désormais au trésor du Gouverneur.

Elara saisit le fermoir du collier, ses ongles s'entaillant sur le métal d'argent. Elle voulait l'arracher, le jeter dans le bassin, mais les gemmes semblaient s'enraciner dans sa gorge. De petites racines de lumière, pareilles à des capillaires de verre, s'enfonçaient sous son épiderme, cherchant le contact de son propre cœur pour s'y abreuver.

La voix dans la pierre reprit, plus claire, plus pressante : « Ne nous mange plus, Elara. Nous sommes si peu, ici. »

Le ciel de chair frémit. Une pluie fine commença à tomber, mais ce n'était pas de l'eau. C'était une sueur tiède et sucrée, un exsudat de la voûte qui tapissait la ville d'une pellicule de sirop collant. Les fleurs de verre s'en trouvaient engluées, leurs pétales se brisant sous le poids de cette humidité organique.

Elara tomba à genoux, les mains pressées contre ses oreilles pour ne plus entendre le chœur des pierres. Ses gencives la brûlaient. Elle sentit une pointe dure percer la chair de ses lèvres. Elle passa sa langue sur ses dents et recula de terreur : une petite pointe de diamant, acérée comme une griffe de chat, poussait là où le sang commençait à perler. Elle ne pleurait pas des larmes, elle commençait à produire le trésor. Elle devenait la mine.

Le Gouverneur avait dit que la beauté sauverait le monde, mais il n'avait pas précisé que la beauté était une digestion.

Au-dessus d'elle, la voûte de chair se contracta dans un spasme lent. La lumière rose violacée inonda les ruelles de Dentelle-Sèche, révélant les veines qui couraient désormais sous le pavé de marbre. La ville entière respirait avec elle, un battement de tambour géant qui s'accordait à celui de son collier. Elle était une cellule dans un corps immense, une hostie promise à une mâchoire invisible.

Elara ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un tintement cristallin s'en échappa. Un

petit rubis tomba de sa lèvre et roula sur le sol, brillant d'un éclat féroce sous le ciel de muscle, tandis que le premier véritable souvenir de sa sœur, un visage d'ombre et de lumière, se dissolvait dans l'éclat de la pierre précieuse. Elle regarda sa main, dont la peau devenait aussi diaphane que du papier de soie, laissant apparaître la machinerie d'os et de perles qui la remplaçait. La cité demandait son tribut, et elle n'avait plus rien à offrir que sa propre fin, parée de bijoux et de silence.

Chapitre 3

L'Hérésie de l'Eau

Le ciel de Dentelle-Sèche n'était plus qu'une immense paupière renversée, une membrane de nacre et de pourpre où couraient des veines d'un or maladif. Elara marchait sous cette voûte palpitante, ses pas ne produisant aucun son sur le pavé de marbre blanc, lequel semblait tiède et souple, comme la peau d'un fruit trop mûr. Les clochers de la cité, ces aiguilles d'ivoire sculpté, pointaient vers les replis de chair céleste, tentant désespérément de recoudre la déchirure du monde. Autour d'elle, les citoyens flânaient dans une aube éternelle, leurs parures de gemmes cliquetant doucement, telles des clochettes de verre dans un jardin d'hiver. Chaque rire était une perle, chaque soupir un éclat de saphir, et cette richesse minérale étouffait la ville sous un linceul de splendeur immobile.

Elle atteignit la lisière de la Place des Murmures, là où les fontaines ne crachaient plus que de la poussière d'étoiles et des pétales de quartz. Dans l'ombre portée d'une arcade dont les colonnes se tordaient comme des lianes pétrifiées, une silhouette l'attendait. L'Ombre-Qui-Rit n'était qu'un drapé de ténèbres soyeuses, un interstice dans la lumière trop vive de la cité. Il ne possédait pas de visage, seulement un masque de porcelaine fêlée où dansaient des reflets de lune noire. Ses mains, longues comme des racines d'argent, s'agitaient avec une grâce arachnéenne.

— Tu portes un collier de morts qui battent encore, murmura l'Ombre, et sa voix résonna dans l'esprit d'Elara comme le froissement d'un parchemin ancien. Tes bijoux réclament le sang qu'ils n'ont plus, Elara. Ils ont soif de la mer que tu as oubliée.

La jeune fille porta la main à sa gorge. Les diamants à son cou frémirent, leur éclat se teintant d'un rose fiévreux. Elle sentait leurs pulsations, un rythme irrégulier qui

heurtait sa propre cage thoracique.

— Le Gouverneur dit que les larmes sont des impuretés que l'esprit cristallise pour le bien du royaume, répondit-elle, mais ses mots semblaient fragiles, des insectes de verre s'écrasant au sol. Il dit que la douleur est une mine dont on tire la lumière.

L'Ombre-Qui-Rit laissa échapper un son qui ressemblait au craquement d'une banquise sous le poids de l'aurore. Il tendit un bras, et entre ses doigts effilés apparut une petite fiole de cristal, bouchée par une cire de couleur cendre. À l'intérieur, un liquide translucide s'agitait, capturant les lueurs pourpres du ciel. Ce n'était pas une pierre. Ce n'était pas un solide. C'était une substance fluide, mouvante, dotée d'une volonté propre.

— Regarde, Elara. Voici l'Hérésie de l'Eau. C'est une larme qui a refusé de mourir en diamant. Elle est restée sauvage. Elle est restée liquide.

Elara s'approcha, fascinée. Dans ce monde de structures rigides et de beautés figées, la fluidité de la fiole lui paraissait d'une obscénité magnifique. C'était une insulte à l'architecture de Dentelle-Sèche, un affront à la perfection de nacre qui l'entourait.

— Pourquoi ne se fige-t-elle pas ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de vent dans une forêt de corail.

— Parce qu'elle n'a pas été nourrie de sucre, répondit l'Ombre en faisant tournoyer la fiole. Tu manges les Hosties de Souhairs, Elara. Tu mâches ces pétales de miel et de nacre qui endorment tes sens. Le sucre est un voile de givre sur tes yeux. Il transforme ton sang en sirop et tes pensées en statues. Tant que tu consommeras cette douceur volée, tu ne verras pas la ville pour ce qu'elle est : une immense gueule qui digère tes souvenirs pour en faire des parures.

Il s'approcha d'elle, et une odeur d'humus et de pluie d'orage émana de ses vêtements

de nuit. Il déboucha la fiole. Une goutte s'en échappa, une perle d'eau pure qui ne se cristallisa pas en touchant l'air. Elle resta suspendue au bout de son doigt, comme un petit univers en suspens.

— Goûte, commanda-t-il. Goûte au sel de la vérité.

Elara hésita. Elle pensait à sa sœur, à ce visage flou qui s'effaçait derrière l'éclat des rubis qu'elle avait pleurés. Elle pensait à cette faim qui lui rongeaient les entrailles, un vide que mille hosties sucrées ne parvenaient plus à combler. Elle avança la langue et recueillit la goutte.

L'effet fut un foudroiement de glace et de feu. Le goût était âpre, sauvage, d'une amertume qui lui déchira le palais. C'était le sel des océans disparus, la sueur des labeurs oubliés, l'acidité des deuils que l'on n'a jamais fini de porter. Soudain, le monde bascula.

La lumière rose et pastel de Dentelle-Sèche s'étiola comme une peinture bon marché délavée par une averse. Les pavés de marbre sous ses pieds ne furent plus des pierres précieuses, mais des plaques de calcaire poreux, suintantes de sève rousse. Elle regarda les murs des palais : ce n'était pas de l'ivoire, mais des ossements gigantesques, polis et blanchis, imbriqués les uns dans les autres pour former des structures de mort. Les fontaines ne crachaient pas de la poussière d'étoiles, mais un fluide visqueux et sombre, une bile de terre qui nourrissait les racines des jardins de verre.

Et le ciel. Le ciel n'était plus une voûte onirique. C'était une forêt de muscles à vif, un plafond de chair palpitante où des valves gigantesques s'ouvraient et se fermaient pour laisser passer un air chargé d'une odeur de fer et de musc. Les "veines d'or" étaient des artères gonflées d'une lumière volée, pompant l'essence des citoyens pour nourrir une entité cachée sous l'horizon.

— Le sucre t'aveuglait, murmura l'Ombre-Qui-Rit, dont la silhouette semblait maintenant la seule chose réelle dans ce paysage de cauchemar organique. Les Hosties sont des chaînes de miel. Elles te font aimer ta prison parce qu'elle a le goût de l'enfance. Mais regarde tes mains, Elara. Regarde ce que tu deviens.

Elle baissa les yeux. Ses doigts étaient devenus translucides, laissant apparaître non pas des os, mais des tiges de cristal prismatique. Ses veines étaient des fils de soie argentée où circulaient de minuscules éclats de quartz. Elle se transformait en bibelot, en automate de luxe destiné à orner les galeries de ce corps-cité.

— Je... je me change en pierre, hoqueta-t-elle, et chaque mot lui fit l'effet d'une écharde de verre dans la gorge.

— Nous sommes tous les bijoux d'une couronne que nous ne portons pas, dit l'Ombre en rangeant la fiole. Chaque vœu que tu manges est un muscle que tu cèdes. Chaque souvenir que tu oublies devient une perle sur la robe du Gouverneur. Tu ne vis pas dans une cité, Elara. Tu vis dans un estomac.

Un spasme secoua le sol. Un grondement sourd, semblable à une digestion de géant, fit vibrer les parois osseuses des bâtiments. Au loin, un citoyen s'effondra, son corps se brisant en mille éclats de diamant tandis qu'une succion invisible aspirait sa lumière vers les hauteurs charnues du ciel. Il ne restait de lui qu'un tas de poussière grise et le silence.

Elara sentit une larme poindre au coin de son œil. Elle s'attendait au tintement métallique de la gemme tombant sur le sol. Mais la larme resta liquide. Elle roula sur sa joue, traçant un sillage de feu froid, et tomba sur le pavé organique avec un petit bruit mou. Le sel de l'eau parut brûler la chair de la ville ; une petite fumée noire s'éleva de l'endroit où la larme avait touché le sol, révélant une plaie béante et rouge sous la surface calcaire.

— Ton eau est un poison pour ce monde de sucre, dit l'Ombre avec une lueur de satisfaction dans son masque de porcelaine. La tristesse liquide est la seule arme contre la dictature de la félicité.

Il commença à se dissiper, se fondant dans les replis de l'obscurité qui s'étiraient comme des doigts d'encre sur le paysage de nacre et de sang.

— Ne mange plus leurs souhaits, Elara. Affame le monstre qui t'habite. Laisse tes larmes redevenir des rivières, car seule l'inondation pourra laver la cité de ses mensonges de cristal.

Elle resta seule sous la voûte de chair, sentant le collier à son cou s'agiter furieusement, les diamants devenant noirs comme des charbons ardents. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait plus faim de sucre, mais d'une tempête qui briserait tout ce verre. Elle regarda ses mains de nacre, et dans le creux de sa paume, une petite flaque de sel brillait comme une étoile captive, prête à dissoudre le monde.

Chapitre 4

Le Jeûne Sacrilège

L'Hostie de Souhairs reposait au creux de sa paume comme une petite lune de sucre tombée d'un ciel trop clément, diffusant une lueur d'opale qui semblait vouloir lisser les rides de l'âme. Elle était là, si parfaitement ronde, si terriblement douce, exhalant un parfum de violettes anciennes et de miel d'été, un vertige sucré conçu pour anesthésier les tempêtes du cœur. Elara la fixa, immobile, tandis que les premières lueurs d'une aube de corail léchaient les murs de sa chambre. D'ordinaire, à cet instant précis, elle aurait porté la friandise à ses lèvres, laissant la nacre fondre sur sa langue pour que le monde redevienne cette aquarelle sans tache, ce songe de soie où la douleur n'est qu'une légende oubliée. Mais ce matin, ses doigts tremblaient d'un frisson qui ne devait rien au froid de la nuit. Elle referma le poing, broyant le disque de sucre jusqu'à ce qu'il se transforme en une poussière de diamants éphémères qui s'écoulèrent entre ses phalanges comme les grains d'un sablier brisé.

Le refus fut un coup de tonnerre silencieux. Instantanément, la réalité commença à vaciller. Les murs de sa chambre, autrefois d'un blanc de lait rassurant, semblèrent s'étirer et s'amincir, révélant la trame grossière d'une toile prête à se déchirer. La lumière citrine du soleil ne l'enveloppait plus ; elle la griffait. Le silence de Dentelle-Sèche, d'ordinaire semblable à un duvet de cygne, s'emplit d'un bourdonnement sourd, une vibration souterraine qui rappelait le battement d'un cœur colossal enfoui sous les pavés de craie.

La faim ne tarda pas à s'éveiller. Ce n'était pas la faim ordinaire des mortels, celle qui réclame du pain et du vin, mais une faim archaïque, une bête de nacre tapie dans ses entrailles qui se réveillait après un sommeil de plusieurs siècles. Elle se manifesta d'abord comme un froid d'abysse, une marée d'obsidienne montant de son ventre

pour envahir sa poitrine. Elara se plia en deux, les mains pressées contre ses côtes, sentant ses organes devenir aussi lourds que des pierres de rivière. Dans le vide laissé par l'absence de l'Hostie, une soif de vérité commençait à dévorer ses propres muscles.

Elle s'approcha de la fenêtre. Dehors, la cité de Dentelle-Sèche s'éveillait sous son masque de pastel. Les toits d'argent et les clochers de verre filé brillaient d'un éclat feutré, mais pour les yeux dessillés d'Elara, les couleurs perdaient leur sève. Le bleu du ciel vira au gris d'un métal usé, et le rose des jardins suspendus s'affadit jusqu'à ne plus être que la couleur d'une chair exsangue. Elle voyait désormais les fissures. De longues cicatrices parcouraient les façades, dissimulées sous des couches de vernis magique qui s'écaillaient comme la peau d'un fruit trop mûr.

À son cou, le collier de gemmes s'agita. Les diamants, nés de ses larmes passées, ne brillaient plus de cette clarté innocente. Ils pulsaient d'un rouge sombre, une lueur de braise mourante, et Elara jura entendre le rythme de plusieurs cœurs s'entrechoquant dans la prison de verre. Une pulsation était plus vive que les autres, plus frêle aussi. C'était un battement qui résonnait dans sa propre moelle, une note de musique brisée qui murmurait un nom qu'elle avait passé des années à oublier. Sa petite sœur. La faim de l'oubli l'avait autrefois poussée à consommer le vœu qui avait effacé le deuil, mais sans l'Hostie pour entretenir le mensonge, la chair de sa chair commençait à hurler dans son sang.

Elle quitta sa demeure, poussée par un besoin impérieux de mouvement, ses pieds glissant sur le sol de nacre comme sur un lac gelé. Les citoyens qu'elle croisait lui apparurent comme des spectres vêtus de lumière. Leurs sourires, figés par la consommation quotidienne de félicité, ressemblaient à des plaies soigneusement recousues. Ils flottaient dans une euphorie de coton, incapables de voir que les arbres de la place centrale ne portaient pas des feuilles de jade, mais des lambeaux de tissus morts qui bruissaient tristement sous le vent.

Chaque pas était une agonie. La faim creusait en elle des galeries de solitude. Elle sentait ses gencives s'enflammer, une chaleur métallique envahissant sa bouche. Elle passa la langue sur ses dents et tressaillit : le contact n'était plus celui de l'émail, mais celui d'une arête vive et minérale. Elle cracha une petite bille translucide qui rebondit sur le pavé avec un tintement de cristal. C'était une larme qui n'avait pas eu le temps de couler, un diamant né de la douleur du jeûne, une gemme de souffrance pure qu'elle ne pouvait plus ravalier.

« Elara... »

Le murmure ne venait pas de la rue, mais de l'intérieur de son propre crâne. C'était une voix de sève et de rosée, chargée d'une tristesse si ancienne qu'elle semblait dater de la création du monde.

« Elara, j'ai froid dans ta mémoire. »

Elle s'appuya contre une fontaine dont l'eau, d'ordinaire d'un bleu saphir étincelant, lui parut soudain visqueuse, chargée de sédiments sombres. Elle y vit son reflet : son teint de porcelaine s'était fendu de fines lignes noires, et ses yeux, autrefois d'un azur vide, se remplissaient d'une encre nocturne. Elle était un miroir qui se brisait, révélant l'ombre derrière la lumière.

La faim devint une tempête. Elle ne voulait plus de sucre, plus de ces promesses de soie. Elle avait soif d'une amertume radicale, d'un goût de terre et d'orage. Son corps réclamait le poids du monde, la rugosité de l'écorce, le sel des océans véritables. Elle sentait le "monstre" dont l'Ombre lui avait parlé s'étirer dans ses veines. Ce n'était pas un démon étranger, mais sa propre humanité, longtemps affamée, qui dévorait les couches de vernis pour retrouver la peau.

Elle traversa le quartier des Soupirs, là où les manufactures de vœux exhalaient des fumées de vanille et de soufre. Les ouvriers de la joie travaillaient avec des gestes

d'automates, leurs yeux vitreux reflétant la lueur des fourneaux où l'on distillait les rêves des disparus. Elara vit, pour la première fois, ce qui alimentait les flammes : non pas du bois ou du charbon, mais de longs rubans de tissus organiques, des fibres qui ressemblaient étrangement à des tendons, récoltés sur ceux dont la tristesse était devenue trop lourde pour être cristallisée.

L'horreur ne la fit pas reculer ; elle la nourrit. Chaque vision de la monstruosité de Dentelle-Sèche agissait comme un baume de fiel sur sa faim. Elle comprenait que son jeûne était une guerre. En refusant la douceur, elle rendait au monde sa colonne vertébrale.

Le ciel au-dessus d'elle commença à se craqueler pour de bon. De grandes plaques d'azur artificiel se détachaient, tombant en silence comme des éclats de coquille d'œuf. Derrière, la voûte de chair palpitante révélait ses réseaux de veines noires, ses constellations de plaies ouvertes. C'était magnifique et terrible, un firmament de muscles et de sang qui respirait à l'unisson de ses propres entrailles.

Elara tomba à genoux au centre de la cité, là où le regard du Gouverneur ne pouvait l'atteindre. Elle sentit ses larmes monter, non plus comme des bijoux froids, mais comme des rivières de sel brûlant. Elles coulèrent sur ses joues, traçant des sillons de vie sur son visage de poupée. Là où le sel touchait le sol de nacre, la pierre fondait, révélant une terre noire et fertile qui n'avait pas vu le jour depuis des éons.

Le collier à son cou se mit à vibrer avec une violence telle que le fil de soie finit par rompre. Les diamants roulèrent sur le sol, redevenant, au contact de ses larmes, des morceaux de souvenirs informes, des fragments de voix et de rires qu'elle avait cru consommés à jamais. La faim animale qui l'habitait se mua en une force tellurique. Elle ne voulait plus manger les vœux ; elle voulait être la bouche par laquelle la vérité hurlerait.

Dans le lointain, la forêt de nacre commença à gémir, ses racines de sang cherchant le

chemin vers la place centrale. Elara ouvrit la bouche, et au lieu d'un cri, ce fut une nuée de papillons de cendre qui s'échappa de ses lèvres, portant avec eux le goût de la première pluie après une éternité de sécheresse. Elle était vide, elle était affamée, et pour la première fois, elle était entière. Ses gencives saignaient un rouge de rubis authentique, et chaque goutte de ce sang qui tombait sur le sucre du monde était une promesse de ruine.

Chapitre 5

La Voix de l'Estomac

Le silence de Dentelle-Sèche n'était pas une absence de bruit, mais une nappe de velours étouffante, un linceul de coton poudré qui s'était abattu sur les pavés d'opale. Elara se tenait au centre de la place, les pieds ancrés dans la poussière de ses propres souvenirs brisés. Autour d'elle, les diamants — ces larmes de jadis pétrifiées par la loi du bonheur — gisaient comme des étoiles déchues, privées de leur éclat par le contact de la vérité. Ils ne miroitaient plus ; ils s'éteignaient, devenant des cailloux gris, des fragments de calcaire poreux dont s'échappait une odeur de pluie ancienne et de berceau abandonné.

C'est alors que le premier murmure s'éleva, non pas des ruelles tortueuses ou de la forêt de nacre dont les racines palpitaient à l'horizon, mais d'un abîme bien plus proche. Sous le derme de porcelaine de son abdomen, là où le vide aurait dû régner en maître depuis qu'elle avait rejeté les hosties de sucre, une vibration s'éveilla. C'était une pulsation timide, le battement d'aile d'un oiseau de nuit prisonnier d'une cage de cristal. Elara pressa ses mains contre son ventre, sentant la chaleur de sa chair contraster avec la froideur spectrale de l'air ambiant.

« Elara... »

Le nom flotta, léger comme une bulle de savon, contre la paroi interne de son estomac. Ce n'était pas une pensée, car les pensées n'ont pas le timbre de l'argent frappé ou le grain de la voix d'une enfant qui a trop longtemps crié dans le vent. C'était le son d'une flûte de roseau jouée sous la surface d'un lac gelé.

« Elara, j'ai froid. Il fait si noir dans ton oubli. »

Le souffle de la jeune femme se cristallisa devant elle en une minuscule constellation de givre. Elle reconnut cette tonalité de miel et de sel. C'était Myla. Sa petite sœur, dont le rire avait autrefois le pouvoir de faire fleurir les anémones de verre dans le jardin de leur enfance. Myla, qu'elle avait crue envolée comme une plume de cygne vers les cieux d'azur s'écaillant désormais au-dessus de leurs têtes.

La vérité commença à sourdre, plus épaisse et plus amère que la bile. Elara se revit, des lunes plus tôt, agenouillée devant l'autel de la Félicité Provisoire. Elle revit la main gantée de blanc du Gouverneur lui tendant une hostie plus brillante que les autres, une sphère de sucre translucide qui semblait contenir l'éclat d'un après-midi d'été. À cette époque, la douleur de la perte était une épine de fer fichée dans son cœur, un venin qui transformait chacune de ses respirations en un calvaire de ronces. Elle avait ouvert la bouche, non par faim, mais par lâcheté, aspirant le vœu comme on aspire une bouffée d'opium pour ne plus voir l'incendie.

Elle n'avait pas simplement demandé à oublier. Elle avait consommé l'essence même de ce qui lui manquait. Elle avait dévoré l'absence pour la combler d'un néant sucré.

« Tu m'as mangée, Elara, » murmura la voix, plus distincte maintenant, résonnant dans la cage thoracique comme dans une cathédrale de nacre. « Tu as trouvé que j'avais le goût de la cerise confite et de la poussière d'étoile. »

Une onde de nausée sacrée parcourut le corps de la jeune femme. À chaque battement de son cœur, elle sentait les petits pieds de Myla piétiner doucement ses entrailles, cherchant une issue à travers les couches de déni. Ses gencives, d'où perlaient des rubis de sang authentique, brûlaient d'une fièvre ancienne. Le monde autour d'elle semblait s'effiloche : les façades des maisons de Dentelle-Sèche, si lisses et si parfaites, commençaient à transpirer une sève noire et huileuse, révélant la structure osseuse de la cité. Les murs n'étaient pas de pierre, mais de vertèbres gigantesques, polies par des siècles de mensonges.

Elara s'effondra à genoux, les doigts griffant le sol. Elle ne pleurait plus de diamants. Ses larmes étaient de l'eau pure, limpide, une substance si rare dans cette cité qu'elle semblait sacrilège. Là où l'eau touchait le sol, le sucre de la place se dissolvait, révélant la chair palpitante qui servait de fondation à leur utopie.

« Je te sens, » parvint-elle à articuler, sa propre voix lui paraissant étrangère, chargée d'une gravité tellurique. « Je sens le poids de ton âme entre mes côtes. »

« Alors laisse-moi sortir, » répondit le murmure. « Le ciel de viande se déchire, Elara. Le temps de la digestion est terminé. Le monde a faim de ce que nous avons caché dans nos ventres. »

Elara sentit son abdomen se tendre, non pas de douleur, mais d'une expansion lumineuse. Elle était une chrysalide de soie rigide, prête à libérer un papillon de cauchemar et de beauté. Le collier brisé à ses pieds commença à s'agiter, les fragments de diamants redevenant des perles de lait maternel, des mèches de cheveux blonds, des souvenirs de goûters sous les saules pleureurs dont les feuilles étaient de véritables émeraudes.

Le secret du Gouverneur n'était pas seulement une machinerie politique ; c'était une alchimie organique. La cité de Dentelle-Sèche était un immense estomac, et ses habitants, des enzymes chargés de décomposer la souffrance pour la transformer en parure. Chaque vœu était une bouchée prélevée sur le corps de la réalité, chaque hostie une portion de chair transmutée en délice pour mieux masquer le goût du sang.

Un spasme plus violent que les autres la prostra au sol. Elle vit ses propres mains devenir translucides, révélant des veines d'un bleu électrique où circulaient des phosphorescences interdites. La voix de Myla n'était plus seule ; d'autres murmures commençaient à s'élever des ombres, des voix de vieillards, d'amants perdus, de nourrissons jamais nés, tous prisonniers des entrailles de ceux qui étaient restés. La

place entière devint un chœur de ventres affamés, une symphonie de viscères réclamant leur place au soleil de minuit.

Elara porta ses mains à sa gorge. Elle sentait le vœu, cette masse de sucre noirci par le temps, remonter le long de son œsophage. Ce n'était plus une friandise. C'était un noyau de vérité, dur comme un noyau de pêche, piquant comme un éclat de verre.

« Parle pour moi, » ordonna la voix de l'enfant. « Deviens la bouche de la forêt. »

Dans un cri qui déchira le derme du silence, Elara expulsa non pas un objet, mais une nuée de papillons de cendre. Ils s'envolèrent par milliers, portant sur leurs ailes les visages de ceux qui avaient été "digérés". Derrière eux, un filet de lumière ambrée s'échappa de ses lèvres, une traînée de sève de nacre qui rejoignit les racines de la forêt lointaine.

Elle ne se sentait plus vide. Elle se sentait vaste. Elle était devenue le réceptacle d'une géographie de la douleur qu'elle ne craignait plus de parcourir. Ses gencives cessèrent de saigner pour laisser place à une dentition de perles immaculées, capables de broyer le mensonge jusqu'à en extraire la moelle de la vie.

Au-dessus d'elle, la voûte de chair noire s'ouvrit totalement. Il n'y avait pas d'étoiles derrière le voile, mais un œil immense, d'une couleur d'ambre profond, qui regardait enfin la cité sans ciller. Elara se releva, ses vêtements de soie tombant en loques pour révéler une peau constellée de cicatrices lumineuses, semblables à des cartes stellaires.

Elle fit un pas, puis deux. À chaque impact de ses pieds sur le sol redevenu charnel, une vibration de reconnaissance parcourait la terre. Elle entendait Myla respirer à l'unisson avec elle, non plus comme une proie dans son ventre, mais comme une présence entrelacée à son propre souffle. La faim animale s'était apaisée, remplacée par une soif d'absolu.

La forêt de nacre s'ouvrit pour l'accueillir, ses branches gémissant une bienvenue de rubis. Elara ne cherchait plus de vœux à consommer. Elle était devenue le vœu lui-même, une promesse de ruine et de renaissance, une larme de sang qui refusait enfin de devenir un diamant. Elle s'enfonça dans l'obscurité palpitante, là où les souvenirs n'avaient plus besoin de sucre pour exister, laissant derrière elle une cité d'opale qui s'effondrait doucement dans le réveil de sa propre agonie.

Chapitre 6

La Lisière des Sanglots

La lisière de la Forêt des Sanglots ne ressemblait en rien aux bosquets de cristal qui ornaient les jardins de Dentelle-Sèche ; ici, la végétation ne feignait plus la rigidité minérale, elle s'abandonnait à une mollesse obscène, une architecture de tissus vivants qui frémissaient au passage du moindre souffle d'éther. Elara franchit le seuil de ce domaine interdit, ses pieds s'enfonçant dans une mousse qui n'était pas de lichen, mais un duvet de cils pâles, des milliers de paupières végétales qui se fermaient avec un murmure de soie sous son poids. L'air n'y était plus cette brise sèche et parfumée à la lavande artificielle des boulevards, mais une vapeur lourde, sucrée comme un fruit qui renonce à sa forme, chargée d'une humidité de serre où fermentaient les secrets de la cité.

Devant elle, les troncs s'élançaient vers la voûte de chair sombre, non pas comme des colonnes de bois centenaire, mais comme des faisceaux de nerfs monumentaux, tressés avec une précision chirurgicale. Chaque arbre était un prodige d'anatomie céleste, des câbles de blancheur nacrée qui pulsaient d'une lumière interne, un rythme lent, profond, comme le battement de cœur d'un géant endormi sous la croûte du monde. Elara posa sa main sur l'écorce d'un géant dont les branches se terminaient par des grappes de bourgeons diaphanes. Sous ses doigts, elle ne sentit pas la rugosité de la sève durcie, mais la vibration d'une électricité biologique, un flux d'informations et de souffrances transformées en pur signal lumineux.

— Myla ? murmura-t-elle, et son nom s'envola comme un papillon de nuit vers les hauteurs palpitantes.

La forêt répondit par un frisson. Une branche basse, souple comme un membre de

gymnaste, s'abaissa pour frôler son épaule. À son extrémité, une cicatrice fraîche laissait perler une larme de nacre, une goutte de sève si dense qu'elle semblait contenir toutes les lunes du firmament. Elara approcha son visage, l'odeur du fer lui montant aux narines, une effluve de sang et de rose ancienne. Elle comprit alors que ce fluide n'était pas le sang de la terre, mais le plasma distillé des rêveurs de Dentelle-Sèche, une liqueur de vie filtrée à travers les racines de ces sentinelles nerveuses pour alimenter les fontaines d'opale où les citoyens venaient s'abreuver de miracles. La cité n'était pas bâtie sur le roc, elle flottait sur une mer de lymphe, nourrie par le drainage systématique de l'amertume humaine.

Elle s'enfonça plus loin, là où l'obscurité devenait une caresse violette. Les sentiers n'étaient plus des chemins, mais des veines creusées dans la chair du monde, des tunnels dont les parois s'irisent de reflets huileux. Partout, les racines s'entremêlaient en des nœuds complexes, des ganglions de mémoire où semblaient emprisonnés des visages, des silhouettes de ceux qui avaient trop espéré. Elara vit un buisson de filaments d'argent dont les épines n'étaient autres que des éclats d'os polis, chaque pointe portant une petite perle de cette nacre nourricière. Elle reconnut, dans la disposition d'une grappe de baies charnelles, la forme d'un rire qu'elle avait entendu autrefois, un éclat de joie que la forêt avait métabolisé pour en extraire la substance sucrée.

Le sol devint plus chaud, presque fiévreux. Elara sentait ses propres gencives la brûler, les diamants de ses larmes passées essayant de percer la chair de ses lèvres comme des dents rebelles. Elle refusa de les libérer. Elle préférait la douleur de la vérité à la splendeur du mensonge cristallisé. Soudain, la forêt s'écarta pour révéler une clairière de silence, un sanctuaire où les arbres ne montaient pas vers le ciel, mais plongeaient leurs cimes dans un bassin de lait scintillant. C'était là le cœur du métabolisme de la cité : le Grand Filtre. Des milliers de tubes de chair transparente descendaient des voûtes, siphonnant la sève de nacre pour l'envoyer vers les canalisations de la ville, transformant le désespoir pur en hosties de souhaits et en parures de fête.

Au centre du bassin, une silhouette floue, faite de reflets et d'ombres, semblait danser sur la surface liquide. Elara s'approcha, ses loques de soie traînant derrière elle comme les ailes brisées d'un ange de poussière. La voix de Myla se fit plus distincte, non plus un murmure dans le vent, mais une mélodie de synapses, un chant qui résonnait directement dans sa moelle épinière.

« Mange tes vœux, Elara, pour qu'ils ne te mangent pas. »

La jeune fille s'agenouilla au bord du bassin, plongeant ses mains dans le plasma tiède. Ce n'était pas de l'eau, c'était de la pensée liquide, de l'émotion brute. En touchant ce fluide, elle vit les milliers de "disparus", non pas morts, mais assimilés, devenus les fibres de ces arbres de nerfs, les générateurs de la beauté factice de Dentelle-Sèche. Le Gouverneur n'effaçait pas les souvenirs ; il les cultivait comme une moisson de perles, utilisant la douleur des uns pour décorer le cou des autres. Sa propre sœur n'était pas partie ailleurs ; elle était là, sous ses doigts, une impulsion de lumière dans le réseau infini de la forêt.

Elara sentit une colère de corail rouge monter en elle. Ses cicatrices lumineuses, ces cartes stellaires gravées sur sa peau, se mirent à briller d'un éclat insoutenable. Elle n'était plus une victime de la faim, elle était la faim elle-même, une créature de vérité prête à dévorer l'illusion. Elle se pencha et but à longs traits le plasma de nacre, non pour oublier, mais pour absorber toute la souffrance accumulée, pour devenir le réceptacle de chaque cri étouffé sous les pavés d'opale.

À chaque gorgée, le paysage changeait. Les arbres de nerfs semblaient se tordre de plaisir et d'agonie, leurs filaments d'argent s'enroulant autour des bras d'Elara. Elle ne faisait plus qu'une avec la forêt. Elle voyait les racines s'étendre sous les fondations de la ville, pénétrer dans les chambres à coucher des riches, se nourrir de leurs rêves de soie pour rejeter en échange une félicité creuse. Elle vit les fontaines de Dentelle-Sèche commencer à se troubler, la nacre pure virant au carmin, car elle

insufflait maintenant son propre sang, sa propre humanité retrouvée, dans le système circulatoire de l'utopie.

La voûte de chair au-dessus d'elle se contracta violemment. Le ciel d'azur factice, que l'on apercevait par les trouées de la forêt, se fendit comme une porcelaine trop cuite. Des morceaux de bleu tombèrent sur le sol, révélant la vérité noire et palpitante de l'univers. Elara se redressa, ses cheveux flottant dans l'air chargé d'électricité, ses yeux bleus désormais injectés de la lueur de mille lunes de plasma. Elle n'avait plus besoin de l'hostie pour être heureuse. Elle possédait la splendeur des gouffres.

Un gémissement s'éleva de la terre, un son si profond qu'il fit trembler les fondations de la cité lointaine. Les diamants qui perlaient encore aux coins de ses yeux se brisèrent en une poussière de verre sans valeur, car elle ne pleurerait plus jamais de richesse. Elle pleurerait désormais de la sève, du plasma, de la vie indomptable qui refuse d'être polie. Elle fit un pas vers le cœur de la forêt, là où la voix de sa sœur l'appelait pour le banquet final, laissant derrière elle des empreintes de pas qui ne s'effaceraient pas, des marques de chair sur le sol de nacre, promesses d'un réveil sanglant pour un monde qui n'avait que trop dormi dans le sucre.

Le silence qui suivit fut plus dense que n'importe quelle musique. La Forêt des Sanglots ne pleurait plus ; elle attendait l'instant où le premier vœu se retournerait contre son maître, l'instant où la digestion s'inverserait pour que les dévorés dévorent enfin la lumière. Elara s'enfonça dans l'obscurité, une étincelle de conscience rebelle dans le ventre du monstre, prête à devenir la tempête qui balaierait les mensonges de Dentelle-Sèche d'un seul souffle de vérité organique.

Chapitre 7

Les Archives de Viande

La forêt ne respirait plus par les feuilles, mais par les pores d'une écorce qui imitait la pâleur des mains abandonnées. Chaque pas d'Elara sur le tapis de mousse nacré déclenchait un frisson tellurique, une onde de choc voyageant à travers des racines qui ressemblaient étrangement à des veines gonflées de mercure. L'air, saturé d'un parfum de sucre brûlé et de fer ancien, s'épaississait à mesure qu'elle s'enfonçait vers l'ombilic de ce monde végétal et charnel. Ici, la lumière du jour n'était qu'un souvenir délavé, filtré par une canopée de nervures translucides qui battaient au rythme d'un cœur souterrain, immense et invisible.

Elle atteignit enfin la clairière des Archives, un amphithéâtre naturel où la terre s'ouvrait en des corolles de chair rose et violacée. Ce n'étaient pas des fosses de terre brune, mais des alvéoles tapissées d'une soie organique, des bouches béantes qui semblaient murmurer les secrets de ceux qui avaient été oubliés par décret. Dans ces puits de réminiscence, le Gouverneur de Dentelle-Sèche avait consigné l'amer, l'acide et le deuil, tout ce qui menaçait l'éclat de porcelaine de sa cité parfaite. Elara s'arrêta au bord de la plus vaste de ces cicatrices ouvertes. Au fond, une substance gélatineuse et ambrée luisait d'une lueur de luciole mourante, emprisonnant des fragments de vie comme des insectes dans de la résine.

Elle s'agenouilla, ses articulations craquant comme du bois sec sous le poids d'une fatigue qu'aucune Hostie de Souhaits ne parvenait plus à anesthésier. Sa main, tremblante comme une feuille à l'approche de l'hiver, s'étendit vers la membrane qui recouvrait l'alvéole. La paroi était chaude, d'une chaleur de fièvre, et sous la pulpe de ses doigts, elle sentit un tressaillement arachnéen. C'était la peau même du monde, fine comme un battement de paupière, protégeant le chaos de la vérité contre l'ordre

du sucre.

Lorsqu'elle déchira le voile, le silence de la forêt fut balayé par un ouragan de sons oubliés.

Le premier contact fut un choc de glace et de sel. Ce n'était pas une image, mais une sensation pure qui lui griffa la gorge : le goût d'une larme qui ne se change pas en diamant. Une larme liquide, chaude, qui coule et qui brûle, une larme qui n'a pas de prix et que l'on ne peut pas porter en parure. Elara ferma les yeux, et le conditionnement du Gouverneur s'effrita comme une fresque trop exposée au soleil. Le bleu trop parfait de son esprit se mua en un orage de pourpre et de cendre.

Elle se vit petite, dans une chambre aux murs de dentelle, tenant la main d'une enfant dont les boucles de jais sentaient la pluie et la réglisse. Sa sœur. Elle n'était pas une absence, elle était un manque. Elle n'avait pas disparu dans la brume des légendes ; elle avait été effacée par la faim d'Elara.

Le souvenir remonta comme une marée de sang noir. Elara revit le jour où la tristesse était devenue un poids trop lourd pour ses épaules de porcelaine. Elle revit l'Hostie de Souhaits, plus brillante que toutes les autres, que le Gouverneur lui avait glissée entre les lèvres d'un geste de père prévenant. « Mange tes larmes, ma petite, et elles ne pèseront plus jamais », avait murmuré la voix de velours. Et elle avait mangé. Elle avait mâché le deuil de sa sœur, elle avait avalé le souvenir de ses rires et la douleur de son départ. Elle avait dévoré l'existence même de l'autre pour ne plus avoir à souffrir de son ombre.

La membrane sous ses doigts se liquéfia, et une voix d'enfant, cristalline et brisée, s'éleva du puits de chair. « Elara... tu as encore du sucre sur le menton. »

Ce n'était pas un reproche, c'était une constatation d'une douceur atroce. La douleur, jusque-là enfermée dans une prison de gemmes, explosa dans sa poitrine. C'était une

floraison de ronces, un déploiement de racines épineuses qui s'enroulaient autour de son cœur pour le presser, pour en extraire l'essence vitale que les Hosties avaient tenté de tarir. Ses gencives la lancèrent, une douleur pulsatile qui lui rappela que les diamants qu'elle produisait n'étaient que les excréments d'une âme en décomposition.

Elara hurla, mais le son qui sortit de sa bouche ne fut pas un cri de femme ; ce fut le craquement d'une banquise qui se brise. À l'angle de ses paupières, là où l'opulence se cristallisait jadis en pierres précieuses, une humidité nouvelle apparut. Ce n'était pas de la poussière de verre, c'était de l'eau. De l'eau salée, humaine, indomptable. Une larme roula sur sa joue de porcelaine, traçant un sillon de vie sur le masque de sa perfection. Là où la larme touchait le sol de la forêt, la nacre se transformait en humus noir et fertile, et des fleurs de sang aux pétales de velours commençaient à éclore instantanément.

Le ciel d'azur artificiel, au-dessus de la canopée de viande, se fendilla davantage. Des pans entiers de bleu tombèrent comme des écailles de poisson mort, révélant la voûte de chair palpitante qui nous enveloppait tous. Le monde de Dentelle-Sèche n'était pas une cité, c'était un estomac. Et elle, Elara, venait de provoquer la première indigestion de la bête.

Elle plongea ses bras plus profondément dans l'archive de viande, ne craignant plus la souillure. Elle chercha les restes du vœu, cette friandise empoisonnée qui lui avait volé sa sœur. Ses doigts rencontrèrent quelque chose de dur, un noyau de ténèbres au centre de la membrane. Elle l'arracha avec une fureur de naufragée. C'était un petit objet, un ruban de cheveux tressés, encore imprégné de l'odeur de la réglisse.

En le serrant contre son cœur, Elara sentit le froid de la vérité la transpercer comme une lance de cristal. Le Gouverneur ne guérissait pas le malheur ; il le stockait, il le distillait pour nourrir la splendeur de sa cité de mensonges. Chaque bijou porté par les citoyens était un morceau de quelqu'un d'autre, une agonie polie, un cri étouffé sous une couche de vernis.

Elle se releva, ses yeux d'un bleu clair désormais brouillés par la tempête de ses pleurs retrouvés. Elle n'était plus la poupée de porcelaine du Gouverneur. Elle était une faille dans le système, une plaie ouverte dans un monde trop cicatrisé. Elle sentit ses dents bouger, les diamants logés dans ses gencives se déchaussant pour laisser place à une morsure nouvelle, plus féroce, plus ancienne.

Le murmure de la forêt devint un rugissement. Les arbres de côtes semblèrent se pencher vers elle, non pour l'écraser, mais pour saluer leur reine de douleur. La sève de nacre qui coulait des troncs changea de couleur, virant au rouge sombre, au rouge de la révolte. Elara porta le ruban de cheveux à ses lèvres, non pour le manger, mais pour lui promettre une vengeance.

Elle fit un pas hors de la clairière, et à chaque fois que son pied heurtait la terre, le sucre s'évaporait. Le monde merveilleux de Dentelle-Sèche commençait à fondre comme une confiserie oubliée sous une pluie d'été. Elle ne cherchait plus la sortie de la forêt ; elle cherchait le chemin du retour vers la cité, pour y porter sa nouvelle richesse : une souffrance si pure qu'elle en ferait s'effondrer les palais.

Dans ses entrailles, la faim avait changé de nature. Ce n'était plus le vide du manque, c'était l'appétit de la justice. Elle allait retourner auprès du Gouverneur, et elle allait lui offrir ce qu'il redoutait le plus. Elle allait lui offrir un festin de larmes véritables, un banquet où les invités ne mangeraient pas leurs vœux, mais où ils seraient dévorés par la réalité de ce qu'ils avaient sacrifié pour un sourire de verre.

La voûte de chair au-dessus d'elle pulsa violemment, une onde de terreur parcourant le ciel noir. Le monstre savait. La digestion était interrompue. Elara marchait, et derrière elle, la forêt ne se refermait pas. Elle la suivait, une armée de muscles et d'épines, prête à déchirer le voile de soie qui recouvrait l'horreur de la beauté. Ses yeux ne voyaient plus de diamants, ils ne voyaient que le sang qui unit les vivants. Elle n'était plus une héritière de la félicité, elle était la première née de la douleur

lucide, et son pas résonnait comme le glas d'un paradis de sucre dont le temps était enfin compté.

Chapitre 8

Le Sourire de Séraphin

Les couloirs du Palais d'Opale s'étiraient comme les veines d'une créature endormie, baignés dans une clarté de lune captive qui ne connaissait jamais le déclin. Sous les pieds d'Elara, le sol de nacre polie semblait gémir, un murmure calcaire répondant à la cadence de ses pas, tandis que l'air, saturé d'un parfum de violettes confites et de fer, s'épaississait à chaque enjambée. Elle marchait vers le cœur du mirage, là où le Gouverneur Séraphin tissait les songes de la cité pour étouffer les cris du monde.

Lorsqu'elle pénétra dans la Salle des Échos Harmonieux, le silence l'accueillit tel un linceul de soie. Au sommet d'une estrade sculptée dans un bloc unique de sel marin, Séraphin l'attendait. Il était une silhouette de nacre et d'ambre, drapé dans des étoffes qui semblaient tissées avec le givre de l'aube. Son visage, d'une symétrie presque indécente, rappelait les masques de porcelaine des époques oubliées, mais ses yeux, deux éclats de topaze froide, scrutaient Elara avec une acuité qui fit frissonner les racines de ses cheveux.

— Approche, ma petite rose de cristal, murmura-t-il d'une voix qui avait la texture du miel versé sur une lame de rasoir. Tu apportes avec toi un hiver que je ne t'ai pas autorisé à porter.

Elara s'immobilisa au centre de la mosaïque de verre. Elle sentait le poids des diamants qui poussaient entre ses dents, des gemmes cruelles qui déchiraient la pulpe tendre de ses gencives. Un filet de pourpre, d'un éclat trop vif pour être naturel, s'écoula de la commissure de ses lèvres, perlant sur son menton comme une rosée de rubis. Elle ne chercha pas à l'essuyer. Elle fixa Séraphin, et pour la première fois, ses yeux n'étaient plus les miroirs vides de la félicité ; ils étaient devenus des gouffres

d'un outremer d'orage, des abysses où tourbillonnaient des vérités innommables.

Le Gouverneur se leva, ses mouvements ayant la fluidité d'un prédateur sous-marin. Il descendit les marches, le froissement de sa traîne évoquant le passage d'un serpent sur des feuilles mortes. Il s'arrêta à quelques pouces d'elle, et l'odeur de sucre brûlé qui émanait de sa peau devint presque suffocante. Il tendit une main gantée de velours blanc et, d'un geste d'une tendresse venimeuse, il releva le menton de la jeune fille.

— Tes larmes se sont changées en pierres de sang, Elara, observa-t-il avec une tristesse feinte. Ton âme s'obscurcit, elle s'écaille comme le vernis d'une poupée délaissée. Pourquoi choisir la morsure de la ronce quand je t'offre le velouté du pétale ?

Il plongea sa main libre dans une coupe de cristal qui flottait à ses côtés. Il en tira une hostie de vœu d'une blancheur aveuglante, une gemme de sucre qui palpait d'une lueur interne, pareille à une étoile mourante captive dans un cocon de givre.

— Vois ceci, Elara. C'est le Soupir de l'Oubli. L'ultime présent. Un seul fragment déposé sur ta langue, et les ombres qui hantent ton regard s'envoleront comme des corbeaux effrayés par l'aurore. Tu ne verras plus les veines du ciel, tu ne sentiras plus l'appétit de la terre. Tu seras de nouveau pure, une note parfaite dans ma symphonie.

Elara sentit l'appel du sucre. C'était une vibration dans ses os, une promesse de paix qui hurlaient à ses sens de céder, de s'abandonner à la douceur léthargique de l'ignorance. Mais alors que le Gouverneur approchait l'hostie de ses lèvres, une pulsation violente fit tressaillir la voûte de chair au-dessus de leurs têtes. Le ciel de Dentelle-Sèche, ce dôme de muscles et de secrets, laissa échapper un grondement sourd, le bruit d'une digestion monumentale.

À cet instant, le regard d'Elara se modifia. La lumière du vœu ultime agissait comme un révélateur. Elle ne vit plus seulement le velours des gants de Séraphin. Sous le

tissu immaculé, elle perçut des filaments de lumière ambrée, des vrilles magiques qui s'enfonçaient dans sa propre chair, remontant le long de ses bras comme des parasites de phosphore. Ces fils ne naissaient pas du Gouverneur ; ils le traversaient. Il était une marionnette dorée, reliée par des milliers de nerfs incandescents à la voûte palpitante, un serviteur de la faim céleste déguisé en monarque.

— Vous ne nous guérissez pas, articula Elara, le sang mêlé de poussière de diamant crissant entre ses dents. Vous nous préparez pour le banquet. Nous ne sommes pas les citoyens d'une cité, nous sommes les fruits d'un verger de viande que vous sucez pour en masquer l'amertume.

Le visage de Séraphin se figea. Le masque de porcelaine sembla se fissurer de l'intérieur. Ses yeux de topaze s'embrasèrent d'une lueur malade, et il laissa tomber l'hostie. Le bonbon se brisa au sol avec le fracas d'un crâne de cristal, libérant une fumée noire qui sentait le regret et la cendre.

— La vérité est un poison pour ceux qui ne savent pas la boire, siffla-t-il, et sa voix n'était plus qu'un craquement de bois mort. Tu as regardé sous le voile, Elara. Tu as vu les racines de la splendeur. Penses-tu vraiment que ta petite humanité peut survivre à la digestion d'un dieu ?

Les filaments sous ses gants s'agitèrent comme des serpents de lumière, s'étirant vers le cou d'Elara. Ils cherchaient à s'insinuer dans ses cicatrices, à recoudre son sourire avec des fils de servitude étincelante. Mais Elara ne recula pas. Elle sentait en elle une force nouvelle, une sève sombre et ancienne qui montait des profondeurs de sa forêt intérieure. Elle n'était plus une offrande. Elle était le grain de sable qui allait enrayer la machine de rêve.

— Je préfère mourir dévorée par la réalité que de vivre comme un vœu dans votre estomac, répondit-elle.

Elle cracha une larme de diamant, une pierre noire et tranchante comme l'obsidienne, qui vint entailler la joue de Séraphin. De la plaie ne coula pas de sang, mais une sève de nacre épaisse, la substance même de la cité. Le Gouverneur poussa un cri qui fit vibrer les colonnes de sel du palais, un son qui n'avait rien d'humain, tandis que les filaments magiques commençaient à se tordre, brûlés par l'acidité de cette douleur véritable.

Autour d'eux, les murs d'opale se mirent à transpirer une humidité chaude. Le plafond de chair se contracta, révélant des sphincters de ténèbres où brillaient d'autres étoiles volées. La confrontation ne faisait que commencer, mais l'illusion de la perfection s'effondrait déjà, laissant place à la splendeur sauvage et sanglante de la fin du monde. Elara resta debout, sa silhouette frêle défiant le colosse de sucre, alors que les premières larmes de la ville entière commençaient à tomber, non plus comme des bijoux, mais comme une pluie de sel prête à tout dissoudre.

Chapitre 9

Le Ciel mis à nu

La première écaille d'azur se détacha avec le soupir d'une porcelaine qui se brise, une chute lente et tourbillonnante dans l'éther immobile de Dentelle-Sèche. Elle ne frappa pas le sol avec le fracas de la pierre, mais s'évapora en une poussière de saphir avant de toucher les pavés de nacre. Puis, une autre suivit, et une autre encore, comme les plumes d'un oiseau de paradis qu'on aurait plumé vif. Le firmament, ce dôme de perfection que les citoyens croyaient éternel, se craquelait tel le vernis d'un vieux portrait oublié dans une cave humide. Un silence de cristal se propagea dans les artères de la cité, un silence si dense qu'on pouvait entendre le givre pousser sur les grilles de fer forgé.

Elara leva les yeux, la main pressée contre le froid de son collier de gemmes. Les battements de cœur qui s'échappaient des diamants à son cou étaient devenus une tempête rythmique, une percussion sauvage qui répondait à l'agonie du ciel. Au-dessus des flèches d'opale, le bleu s'effaçait pour laisser place à une plaie béante. Ce n'était pas le vide noir de l'espace, ni la douceur vespérale des étoiles. C'était une voûte de chair. Une tapisserie de muscles pourpres, striée de veines d'un or sombre, palpitait lourdement au-dessus de leurs têtes. La cité n'était pas sous le ciel, elle était à l'intérieur d'une cage thoracique monumentale, un ventre de dieu dont les parois se contractaient avec une ferveur organique.

Un cri monta de la Grand-Place, une note de harpe désaccordée qui déchira la stupeur. La panique, telle une encre noire versée dans un bassin de lait, se répandit parmi la foule. Les larmes, ces bijoux qui faisaient la richesse de Dentelle-Sèche, commencèrent à jaillir des yeux écarquillés. Mais elles n'étaient plus des diamants clairs et géométriques. Elles coulaient comme des fragments d'obsidienne, des éclats

de verre sombre qui coupaient les joues de porcelaine des élégantes. Le sang, une sève épaisse et irisée, se mêlait aux pierres noires, transformant les visages en masques de tragédie antique.

Soudain, le carillon de la Tour de l'Oubli sonna, chaque coup de battant produisant un son de velours étouffé. Au sommet du balcon de sel, le Gouverneur apparut. Sa silhouette était drapée dans une cape de soie si blanche qu'elle semblait absorber la lumière résiduelle du monde. Son visage, un ovale de cire parfaite, ne montrait aucune des terreurs qui agitaient la multitude. Il leva ses bras longs et grêles, et derrière lui, les Gardes-Sucre sortirent de l'ombre, portant des calices de cristal débordant de blancheur.

"Mes enfants de lumière," sa voix flottait comme un parfum de jasmin sur un champ de bataille, "le ciel se renouvelle, il mue pour vous offrir une clarté plus profonde. Ne regardez pas le muscle du monde, ne craignez pas la morsure de la vérité. Ouvrez vos bouches à la douceur. Mangez vos vœux, et le firmament redeviendra de soie."

D'un geste brusque, il renversa l'un des calices. Les Hosties de Souhails tombèrent sur la foule comme une pluie de pétales de cerisiers en fleurs. C'étaient de petites sphères d'un blanc laiteux, exhalant une odeur de sucre brûlé et de souvenir d'enfance. Les citoyens, poussés par une faim primitive, une faim que seule l'horreur peut engendrer, se jetèrent au sol pour ramasser les bonbons sacrés. Elara vit un vieillard aux doigts de nacre s'emparer d'une hostie et l'écraser entre ses gencives. Instantanément, ses yeux, qui fixaient avec effroi la voûte de chair, se voilèrent d'une brume d'un rose tendre. Son corps se détendit, ses blessures d'obsidienne se changèrent en rubans de satin, et il se mit à rire d'un rire de nouveau-né, alors même que le ciel continuait de s'effondrer en lambeaux de peinture sèche.

"Mangez !" ordonna le Gouverneur, et sa voix se fit plus rauque, plus viscérale.
"Mangez le silence ! Mangez l'oubli !"

Les gardes descendirent les marches, forçant les plus récalcitrants à ingérer les perles sucrées. C'était une communion de force, un gavage de félicité sous un plafond de viscères. Elara recula dans l'ombre d'une arcade de corail, ses doigts se resserrant sur une pierre noire qu'elle venait de pleurer sans s'en rendre compte. Elle sentait le goût du cuivre dans sa bouche, le goût de la révolte. Elle ne voulait pas de cette hostie. Elle ne voulait plus de cette douceur qui anesthésiait la moelle des os.

À chaque fois qu'un citoyen avalait son vœu, une impulsion lumineuse parcourait la voûte de chair au-dessus d'eux. Les muscles se distendaient, se réparaient, recouvrant les béances d'une nouvelle couche de vernis azuré. La cité se nourrissait de leur amnésie. Les murs de Dentelle-Sèche frémissaient de plaisir à chaque souvenir effacé, chaque deuil digéré. C'était une alchimie de la prédation : la douleur était la matière première, le sucre était le catalyseur, et le monde était l'estomac.

Elara entendit alors un murmure, non pas venant de la foule, mais de son propre cou. Le collier de diamants, imprégné du sang de sa sœur qu'elle avait mangée par désir de paix, se mit à vibrer. Une voix, grêle comme le chant d'un grillon sous la neige, s'éleva : "Elara... regarde le sang des nuages... n'avale pas le mensonge... il est amer sous le miel..."

Elle vit alors le Gouverneur la fixer. À travers la pluie d'hosties et les cris de joie forcée, ses yeux d'un jaune de soufre rencontrèrent les siens. Il comprit qu'elle voyait. Il comprit qu'elle n'avait pas consommé la drogue de la félicité. D'un signe de tête, il dépêcha vers elle deux gardes dont les armures de sucre semblaient suinter un sirop collant et sombre.

La foule, désormais plongée dans une extase artificielle, se mit à danser parmi les débris du ciel. Ils ne voyaient plus la chair, ils ne voyaient plus le sang. Pour eux, l'azur était revenu, plus éclatant que jamais, bien qu'il ne fût qu'une croûte de sucre sur une plaie ouverte. Elara s'enfuit vers la lisière de la cité, là où la forêt de nacre commençait, là où les arbres saignaient une sève qui ne mentait jamais.

Derrière elle, le ciel de chair poussa un long gémissement, un bruit de succion cosmique, tandis que les derniers pans de l'ancienne réalité s'effaçaient. Le Gouverneur sourit, et dans sa bouche, les dents étaient des perles taillées pour broyer les âmes. La cité de Dentelle-Sèche venait de terminer son repas, et le monde, repu de rêves et de larmes, s'endormit à nouveau dans une splendeur de cauchemar pastel. Seule Elara, courant parmi les racines qui battaient comme des artères, portait encore en elle le poids de la vérité, une pierre noire et tranchante qu'aucun sucre ne pourrait jamais dissoudre.

Chapitre 10

La Morsure du Mendiant

Les racines de nacre frissonnaient sous les pas d'Elara, telles des veines de verre parcourues par un sang de lune, tandis que le silence de la forêt se déchirait sous les éclats d'un rire discordant. C'était un son interdit, une griffure sur la soie, un blasphème de joie brute là où seule la félicité de porcelaine était tolérée. Devant elle, à la lisière où le sucre des nuages rencontrait l'écorce de perle, l'Ombre-Qui-Rit luttait contre les Gardiens de l'Azym mutiques. Ces derniers, vêtus d'armures d'albâtre qui semblaient sculptées dans le lait caillé, ne possédaient pas de visages, seulement des surfaces lisses où se reflétait le chaos de la capture.

L'Ombre-Qui-Rit était une créature de guenilles et de poussière d'étoiles éteintes, un mendiant dont les yeux brûlaient d'un feu de phosphore ancien. Il ne pleurait pas de diamants ; il exsudait une brume noire qui sentait l'humus et les souvenirs oubliés. Les Gardiens le saisirent avec des gestes d'une lenteur hiératique, leurs mains de marbre s'enfonçant dans sa chair d'ébène comme dans une pâte à gâteau trop levée. Ils s'apprêtaient à le traîner vers le Puits des Exaupérations, ce grand entonnoir de cristal où les rebuts de la cité étaient broyés pour devenir le sel qui assaisonnait les Hosties de Souhais.

Elara s'avança, son collier de gemmes battant contre sa gorge comme un nid de scarabées affolés. Chaque pierre pulsait d'une lueur rubis, un rythme cardiaque désynchronisé qui résonnait jusque dans ses molaires. Elle voulait crier, mais sa voix n'était qu'un souffle de pétales flétris. Les Gardiens ne se détournèrent pas, car pour eux, elle n'était qu'un ornement de plus dans le décor parfait du Gouverneur. Mais le mendiant, lui, la vit. Son rire s'étrangla dans une quinte de toux qui libéra des papillons de cendre.

Dans un sursaut de sauvagerie qui brisa la chorégraphie opaline des Gardiens, l’Ombre-Qui-Rit se projeta vers l’avant. Les chaînes de sucre filé qui le retenaient craquèrent comme du givre au soleil. Avant que les lances de nacre ne puissent le transpercer, il fondit sur Elara. Ce ne fut pas une étreinte, mais un naufrage. Ses dents, jaunies comme de vieux ivoires déterrés d’un sol de soufre, s’enfoncèrent dans le poignet de la jeune fille.

La douleur ne fut pas une brûlure, mais une inondation d'encre froide.

Soudain, le monde de pastel vacilla. La forêt de nacre s'évapora pour laisser place à une architecture de nerfs et de tendons. Elara ne vit plus la cité, elle vit le mécanisme. Elle ne vit plus la lumière, elle vit la faim. La vision la terrassa, la jetant au sol sur un lit de mousses qui se changèrent instantanément en charbons ardents.

Elle vit le Gouverneur. Il n'était pas l'architecte divin assis sur son trône d'écume, mais une chrysalide monstrueuse suspendue au centre d'une toile de chairs vivantes. Ses vêtements de brocart d'or n'étaient que des peaux tannées, arrachées aux dos de ceux qui avaient trop espéré. Son sceptre n'était qu'une colonne vertébrale d'enfant dont les vertèbres cliquetaient des prières jamais entendues. Le Gouverneur n'était rien qu'une outre de vide, une marionnette de vide dont les fils étaient des artères s'étirant vers chaque habitant de Dentelle-Sèche.

La cité n'était pas une merveille ; c'était un organisme en décomposition assistée. Elara vit, à travers les yeux du mendiant, que chaque diamant qui coulait sur les joues des citoyens était un fragment de leur moelle épinière, distillé par la douleur pour lubrifier les rouages d'une horloge de sang. Le Gouverneur ne régnait pas, il digérait. Il était le siphon par lequel la souffrance collective était aspirée pour être transmutée en une beauté rance, une esthétique de cadavre fardé. Elle vit les "Hosties de Souhaits" pour ce qu'elles étaient vraiment : des compresses imprégnées d'oubli, des éponges de sucre destinées à boucher les trous de l'âme afin que personne ne

remarque les membres qu'on leur amputait dans leur sommeil.

Le visage du Gouverneur lui apparut de près, une masque de cire fondant sur un crâne de cristal noir. Ce n'était pas de l'autorité qui émanait de lui, mais une agonie si vaste qu'elle en devenait impersonnelle. Il était l'esclave premier, le Grand Digestif condamné à porter les péchés de sucre de tout un peuple pour que le ciel de viande ne s'effondre pas sur leurs têtes.

"Regarde le grand mensonge de la confiture," murmura une voix dans l'esprit d'Elara, une voix qui sentait la terre humide et les racines amères. "Nous ne sommes pas des habitants, nous sommes des ingrédients."

La vision se rétracta avec la violence d'un élastique qui claque. Elara se retrouva sur le sol de la forêt, le poignet marqué d'une morsure en forme de croissant de lune noire. Les Gardiens de l'Azym avaient repris le contrôle. L'Ombre-Qui-Rit était maintenant une masse informe de ténèbres, traînée sans ménagement vers les remparts de la cité. Il ne riait plus. Il s'effiloçait, laissant derrière lui une traînée de suie sur le sol de nacre.

Elara porta sa main à sa bouche. Elle sentait le goût du fer et de la cendre. Ses gencives la brûlaient, une sensation de germination brutale. Elle s'approcha d'un ruisseau de mercure qui coulait entre deux arbres de verre et y observa son reflet. Sous ses paupières, des veines sombres s'étendaient comme des toiles d'araignée. Elle tenta de pleurer, d'appeler à l'aide, de retrouver le confort du mensonge doré, mais ses larmes ne se cristallisèrent pas. Une goutte de liquide tiède, rouge et épaisse, glissa sur sa joue de porcelaine.

C'était une larme de sang. La première larme véritable de Dentelle-Sèche depuis des éons.

Elle tomba sur une fleur de sucre à ses pieds. La pétale, touchée par la réalité de la

douleur, ne brilla pas ; elle flétrit, noircit et tomba en poussière. Autour d'Elara, la forêt commença à murmurer un chant de deuil que personne n'avait appris. Les perles de son collier s'éteignirent une à une, devenant des cailloux gris et sans vie. Le silence qui suivit était plus lourd que le ciel de chair qui pesait au-dessus d'eux.

Elle se leva, chancelante, le poignet ensanglanté caché dans les plis de sa robe de soie. Elle savait maintenant que chaque vœu qu'elle avait mangé était un morceau du cadavre de son passé. Elle entendit, venant des tréfonds de sa propre mémoire, le rire de sa sœur disparue, un rire qui ne venait pas d'un souvenir, mais d'une cellule, quelque part sous les pieds du Gouverneur. La cité de Dentelle-Sèche continuait de briller dans le lointain, comme un bijou posé sur une plaie ouverte, et pour la première fois, Elara ne vit plus la lumière, elle ne vit que la plaie. Elle commença à marcher vers le palais, non plus comme une dévote, mais comme un poison s'insinuant dans un système trop parfait pour ne pas être fragile. Chaque pas qu'elle faisait laissait une empreinte de boue et de vérité sur le chemin de sucre filé.

Chapitre 11

L'Infiltration du Palais de Moelle

La cité de Dentelle-Sèche ne reposait pas sur le silence de la terre, mais sur le tumulte pétrifié d'une agonie devenue architecture. Elara franchit le seuil des ombres, là où la lumière d'azur s'éteignait pour laisser place à une lueur de phosphore, semblable à celle des méduses mourant dans les profondeurs d'une mer d'encre. Ses pas, autrefois légers comme des battements de cils, s'enfonçaient maintenant dans une poussière de craie si fine qu'elle semblait aspirer le son de ses mouvements. Devant elle, le Palais de Moelle ne s'élançait pas vers les cieux ; il s'enracinait, plongeant ses griffes d'ivoire dans les entrailles du monde comme un arbre de givre dévorant sa propre sève.

Les murs ne connaissaient pas la rectitude du compas. Ils se courbaient en voûtes thoraciques, de grandes arches de côtes nacrées qui se rejoignaient en des sommets vertébraux où pendaient des lustres de dents humaines, scintillant comme des constellations oubliées. Elara effleura une paroi et retira brusquement sa main : la surface n'était pas froide. Elle était tiède, animée d'un frémissement imperceptible, le dernier écho d'un pouls qui refusait de s'éteindre tout à fait. C'était une pierre qui respirait encore, une maçonnerie de chair transmutée en minéral par l'alchimie cruelle des vœux consommés.

Elle s'enfonça plus profondément dans le ventre de la structure. L'air s'épaississait, chargé d'une odeur de sucre brûlé et de synovie fermentée. À mesure qu'elle descendait les escaliers — chaque marche étant un fémur poli par le passage de siècles de dévotion — le murmure de sa sœur s'intensifiait. Ce n'était plus un souvenir, mais une vibration dans ses propres gencives, une résonance de saphir qui faisait trembler les diamants qu'elle portait encore à son cou. Elle se sentait comme

une goutte de rosée glissant dans la gorge d'une plante carnivore, une intrusion de pureté dans un système de digestion monumental.

Elle parvint enfin à la Grande Cuve de Transmutation. L'espace s'ouvrait sur une nef immense, une grotte dont le plafond était invisible, masqué par des voiles de gaze qui ressemblaient à des toiles d'araignées tissées avec des fils d'argent et de regret. Au centre de la salle, un cœur de nacre, grand comme une montagne, était suspendu par des chaînes de larmes cristallisées. Il battait. Un battement lent, lourd comme le tonnerre dans une bouteille de cristal. À chaque pulsation, un liquide iridescent — une sève de nacre liquide — s'écoulait par des tuyaux de verre soufflé, irriguant les fondations de la ville, transformant le désespoir brut en matériaux de construction.

C'était là que la magie opérait. Elara vit, pétrifiée, des formes humaines, des silhouettes de brume et de chagrin, être aspirées par des entonnoirs d'ambre. Ils étaient les « disparus », ceux dont la tristesse avait été trop lourde pour être portée, ceux qui avaient mangé trop de vœux et dont l'essence avait fini par saturer. Ils n'étaient pas tués ; ils étaient distillés. Leurs souvenirs étaient broyés pour en extraire le pigment des cieux de Dentelle-Sèche, leur douleur était calcinée pour forger les perles des parures royales, et leurs os, une fois vidés de leur moelle de vie, servaient à étayer les murs du palais.

« Tu vois enfin la racine du lys, Elara. »

La voix du Gouverneur ne vint pas de derrière elle, mais sembla sourdre du sol lui-même, s'insinuant dans ses oreilles comme une huile parfumée. Elara se retourna, son visage de porcelaine craquelé par une expression de dégoût sacré. Le Gouverneur n'était pas là, ou plutôt, il était partout. Son ombre se dessinait sur les parois de côtes, ses yeux semblaient briller dans chaque diamant incrusté dans les voûtes.

Elle baissa les yeux sur ses propres mains. Sous la peau translucide, ses veines ne transportaient plus de sang rouge. Elles étaient bleues, d'un bleu d'outremer profond,

le bleu des Hosties de Souhairs qu'elle avait mangées avec tant d'avidité durant son enfance. Elle comprit alors que le processus n'était pas extérieur à elle. Elle n'était pas une intruse dans ce palais ; elle en était une brique en devenir. La digestion avait commencé depuis longtemps. Chaque vœu exaucé avait remplacé un morceau de son humanité par un éclat de cette architecture monstrueuse.

Le rire de sa sœur résonna à nouveau, plus clair cette fois, provenant d'une petite alvéole de cristal située à la base du cœur battant. Elara s'approcha, ses pas laissant désormais des empreintes de nacre sur le sol de moelle. À travers la paroi transparente, elle vit un visage. Ce n'était plus tout à fait une petite fille, mais une chrysalide d'ivoire, dont les yeux étaient des opales changeantes. Elle n'était pas prisonnière ; elle était le noyau de la structure, la source de la pureté nécessaire pour que la cité puisse continuer à briller.

Le dégoût d'Elara se mua en une fureur froide, une tempête de neige noire dans son esprit. Elle sentit les diamants de son collier brûler contre sa peau, cherchant à s'incruster dans sa chair pour achever sa transformation. La cité de Dentelle-Sèche n'était pas une perle posée sur le monde, c'était un cancer magnifique qui se nourrissait de la beauté des pleurs pour masquer la putréfaction de sa fondation. Elle réalisa que chaque habitant, dans sa félicité forcée, n'était qu'un ouvrier inconscient polissant sa propre tombe.

Elle porta la main à sa gorge, saisissant le collier de pulsations désynchronisées. Elle ne cherchait plus à se parer, mais à s'arracher à cette géométrie de souffrance. Tandis qu'elle tirait sur le fil de soie, le cœur de nacre au-dessus d'elle manqua un battement. Un craquement sinistre parcourut la nef, un son de porcelaine brisée qui résonna jusqu'aux confins de la cité. Le plafond de chair, là-haut, très loin, commença à pleurer une pluie de sang noir, des larmes qui ne se transformaient pas en gemmes, mais qui tachaient l'ivoire d'une vérité indélébile.

Elara comprit que pour détruire le palais, elle devait cesser d'être une pierre. Elle

devait redevenir de la boue, du sang et de la poussière. Elle ferma les yeux, sentant le vide en elle s'élargir, non plus comme une faim, mais comme un gouffre prêt à engloutir toute la lumière artificielle de ce monde. La sève de nacre commença à refluer, les tuyaux de verre se fissurèrent, et dans l'ombre grandissante, les os géants du palais se mirent à trembler, impatients de redevenir de simples cadavres. Elle ne pleurait plus des diamants ; ses premières larmes de sel et d'eau s'écoulèrent, brûlantes, creusant des sillons de réalité sur son visage de poupée, tandis que le palais, privé de son mensonge sucré, commençait à s'effondrer dans un murmure de calcaire broyé.

Chapitre 12

Le Premier Pleur

Les racines de Dentelle-Sèche ne s'enfonçaient pas dans le terreau fertile, mais s'enroulaient autour d'une architecture de vertèbres et de soupirs pétrifiés. Elara descendait vers le nombril de ce monde de sucre et de sang, là où le silence n'était pas une absence de bruit, mais une accumulation de cris étouffés sous des couches de vernis. Ses pas, autrefois légers comme des plumes de cygne sur un étang de mercure, résonnaient désormais avec la lourdeur du plomb. Autour d'elle, les murs de nacre transpiraient une huile sombre, une sueur de remords que les Hosties de Souhails ne parvenaient plus à éponger. Le palais n'était plus une forteresse d'ivoire, mais une bête agonisante dont les côtes de marbre s'écartaient pour lui livrer passage.

Elle atteignit la Chambre des Échos Primordiaux. Là, au centre d'une corolle de verre brisé, reposait ce que la cité appelait le Premier Architecte, le Gouverneur Originel. Ce n'était plus qu'une relique de chair translucide, un homme devenu une chrysalide de givre noir, dont le visage était une géode ouverte. Ses yeux n'étaient plus que des puits de vide, et de ses lèvres entrouvertes s'écoulait un fil ininterrompu de diamants bruts, une source intarissable de richesse née d'une agonie millénaire. Il était la pompe à venin de la cité, le filtre qui transformait l'amertume du monde en bijoux pour parer les cous des vivants.

Elara s'approcha, ses doigts effleurant les parois de cristal qui vibraient d'une mélodie discordante. Elle sentit le collier à son cou s'animer. Les gemmes qu'elle portait, ces morceaux de bonheur volés, se mirent à battre comme des oisillons pris au piège dans une cage thoracique de soie. Chaque pierre chantait avec la voix d'un disparu. Elle reconnut le timbre cristallin de la petite sœur qu'elle avait dévorée par omission, ce murmure d'argent qu'elle avait troqué contre l'oubli. La faim qui la torturait depuis

des lunes ne demandait plus de sucre ; elle réclamait la morsure du froid, la brûlure du regret, la saveur de la cendre.

Le cadavre émotionnel du Gouverneur sembla frémir sous son regard. Une onde de choc parcourut le dôme de chair qui surplombait la ville. Là-haut, le ciel d'azur artificiel se déchirait par pans entiers, comme la peau d'un fruit trop mûr révélant une pulpe de ténèbres stellaires. Elara comprit que la machine de Dentelle-Sèche ne se nourrissait pas de joie, mais de l'étanchéité des cœurs. Elle était le verrou de ce coffre-fort de nacre. Pour libérer la cité de son éternel printemps de porcelaine, elle devait accepter de se noyer dans l'océan de boue qu'elle avait fui.

Elle posa sa main sur le front de la relique. Le contact fut celui d'une glace qui refuse de fondre. Soudain, les souvenirs affluèrent, non plus comme des images, mais comme des marées de sel. Elle revit le visage de sa sœur, non pas figé dans la parure d'un vœu exaucé, mais déformé par la peur, par cette petite tristesse humaine qu'Elara avait jugée insupportable. Elle sentit le poids de chaque larme non versée, chaque sanglot étouffé sous une friandise colorée. Le sucre dans ses veines se transforma en sable de verre, écorchant ses artères de l'intérieur.

— Je te rends ta douleur, murmura-t-elle, et sa voix n'était plus qu'un craquement de forêt sous le givre.

Alors, le miracle inversé s'opéra. Dans ses conduits lacrymaux, la pression des diamants cessa. Une chaleur inconnue, presque effrayante, envahit ses paupières. Ce n'était pas la clarté froide des gemmes, mais l'eau primordiale, celle qui porte les sédiments de la vie et de la mort. Sa première véritable larme perla, lourde, trouble, chargée de la poussière des chemins et de l'odeur de la pluie sur la terre sèche. Elle roula sur sa joue de porcelaine, y traçant un sillon de vulnérabilité, une cicatrice d'humanité qui dévorait le masque de poupée qu'elle s'était forgé.

Lorsqu'elle tomba sur le corps du Gouverneur, la larme de sel agit comme un acide de

vérité. Le cristal se fendit dans un fracas de vitrail brisé. Le cadavre commença à se dissoudre, se transformant en une fumée grise qui portait en elle le parfum des fleurs fanées et de la suie. Le mécanisme central de la cité, cette horlogerie de cœurs battants et de tuyaux de nacre, s'enraya. Les diamants qui ornaient les murs se mirent à fondre, redevenant de simples gouttes d'eau salée qui ruisselaient sur le sol en un déluge purificateur.

Dehors, dans les rues de Dentelle-Sèche, les citoyens virent leurs bijoux se liquéfier sur leur peau. Les robes de soie rigide se ramollirent, imbibées par une pluie noire qui tombait du plafond de chair. La voûte étoilée, la vraie, perçait désormais à travers les lambeaux du firmament de peinture. C'était une nuit sauvage, immense et terrifiante, peuplée de monstres et de constellations oubliées. La cité de la félicité forcée s'effondrait sous le poids de sa propre réalité retrouvée.

Elara ne sentait plus le vide. À la place, une douleur immense, magnifique et dévastatrice, l'habitait. Elle se laissa tomber à genoux au milieu des ruines de l'idole de verre. Chaque respiration était une conquête, chaque battement de cœur une brûlure. Elle voyait maintenant sa sœur, non plus comme un fantôme de nacre, mais comme une absence béante qu'elle allait devoir porter chaque jour, jusqu'à la fin des temps. C'était le prix du monde : le droit de souffrir, le droit d'être mortelle dans une cité qui avait voulu être une statue de diamant.

Le palais de Dentelle-Sèche gémissait comme un orgue dont on aurait coupé les soufflets. Les colonnes de calcaire se brisaient, redevenant des os anonymes, des vestiges de ceux qui avaient été sacrifiés à l'autel de la tranquillité. L'ivoire se changeait en argile, et le sang noir qui tombait du ciel se mêlait aux larmes d'Elara pour former une boue sacrée, un limon d'où pourrait peut-être, un jour, germer une fleur qui ne serait pas faite de gemmes, mais de pétales fragiles et éphémères.

Elle leva les yeux vers la voûte de chair qui s'ouvrait enfin, laissant passer le souffle du grand dehors, un vent de sel et d'orage. Les Hosties de Souhaits dans les réserves

du Gouverneur se changeaient en cendres, leurs promesses sucrées s'évanouissant comme un rêve au petit matin. Elara n'avait plus faim. Son estomac ne réclamait plus l'impossible. Elle était emplie de la plénitude d'un deuil enfin accepté, d'une tristesse qui était son propre remède.

Autour d'elle, la cité n'était plus qu'un squelette blanchi par le temps, une carcasse de baleine échouée sur les rivages de la conscience. Les diamants avaient disparu, ne laissant derrière eux que l'humidité de la vie et la nudité de la pierre. Elara se releva, ses pieds s'enfonçant dans le sol redevenu meuble, vivant sous sa peau. Elle n'était plus la poupée de porcelaine au collier de cœurs ; elle était une femme de chair et de larmes, marchant vers l'ombre des forêts qui saignaient désormais une sève d'ambre véritable.

Le dernier fragment de l'azur artificiel tomba, révélant la lune, pâle et ancienne, qui veillait sur ce nouveau monde de décombres et de promesses amères. Elara ferma les yeux, savourant le sel sur ses lèvres, l'amertume du souvenir qui n'était plus une prison, mais une boussole. La machine s'était tue. Le silence n'était plus pétrifié. Il était enfin libre de vibrer au rythme des sanglots du vent.

Chapitre 13

Le Festin des Vérités

Les portes de la salle du trône ne pivotèrent pas sur des gonds de fer, mais s'entrouvrirent comme les lèvres d'une plaie ancienne, révélant un sanctuaire où le temps semblait s'être coagulé en une gelée de nacre. Ici, l'air possédait le goût métallique des orages lointains et le parfum entêtant des lys que l'on oublie sur les tombes d'enfants. Sous la voûte immense, le ciel de Dentelle-Sèche ne feignait plus l'azur ; il s'offrait dans sa nudité obscène, une coupole de chairs sombres et frémissantes, labourée de veines d'encre qui pulsaient au rythme d'un cœur colossal et souterrain.

Séraphin attendait, assis sur un trône sculpté dans l'écume de mer fossilisée. Sa silhouette était d'une pâleur de lune d'hiver, ses doigts longs et effilés jouant avec une Hostie de Souhairs d'un violet si profond qu'elle semblait boire la lumière de la pièce. Il ne portait pas de couronne, mais son front était ceint d'une auréole de cicatrices argentées, comme si ses propres pensées avaient cherché à s'échapper de son crâne.

« Tu es venue, petite dévoreuse de mirages, murmura-t-il, et sa voix était le froissement de la soie sur une écorce morte. Tu portes à ton cou le poids d'un cimetière que tu appelles parure. Ne sens-tu pas les battements ? Chaque gemme est une seconde volée à un souffle qui ne reviendra jamais. »

Elara s'avança, ses pieds nus glissant sur le pavé de cristal qui craquelait comme une banquise fragile sous son passage. Le collier de diamants qui enserrait sa gorge irradiait une chaleur fiévreuse, une cadence irrégulière qui tambourinait contre sa carotide. C'était une symphonie de terreurs muettes, une chorale de cœurs prisonniers

de la géométrie du verre.

« Je ne sens plus la faim, Séraphin, répondit-elle, sa voix claire comme le tintement d'une cloche dans le brouillard. Je ne sens que le froid de ce qui n'est pas vrai. »

Le Gouverneur se leva, et le mouvement fit frissonner les parois de chair au-dessus d'eux. Il s'approcha d'Elara avec la grâce d'un prédateur de verre. Il tendit la main, et dans sa paume, l'Hostie de Souhairs sembla s'ouvrir comme une anémone de mer. C'était le Vœu de Rédemption, l'ultime friandise, celle qui promettait l'oubli de l'oubli, le retour à une innocence de porcelaine où la douleur n'est qu'un mot dépourvu de sens.

« Mange, Elara. Déglutis cette dernière amertume et deviens la reine de ce néant coloré. Pourquoi préférer la pourriture de la vérité à l'éternité d'un bourgeon qui ne fane jamais ? Tu me cherches dans les ombres de cette cité, mais je ne suis que le miroir de ton propre vide. Je suis l'écho de la sœur que tu as bue pour ne plus pleurer. Je suis la forme que prend ton absence quand elle veut s'asseoir sur un trône. »

Le visage d'Elara se crispa. Les paroles de Séraphin étaient des épines de glace s'enfonçant dans son esprit. Elle revit, dans un éclair de lucidité sanglante, le petit visage de sa sœur s'effaçant dans une lueur sucrée, absorbé par sa propre gorge avide de paix. Elle avait transformé son deuil en une friandise pour survivre, et maintenant, la confiserie se changeait en poison.

Elle regarda l'Hostie, ce petit morceau de divinité frelatée. Elle vit les reflets de la voûte de chair s'y refléter. Si elle l'avalait, les fissures du ciel se refermeraient. La dentelle de la cité redeviendrait solide. Elle serait heureuse, d'un bonheur de poupée de cire sous un soleil de plomb.

« Non, dit-elle, et le mot fut un séisme miniature. Je ne mangerai plus mes morts. »

Elle saisit le collier à son cou. Ses doigts saignèrent alors que les arêtes tranchantes des diamants entamaient sa peau de porcelaine. Elle tira, et le fil de soie céda dans un cri de harpe brisée. Les gemmes ne tombèrent pas au sol. Elles restèrent suspendues dans l'air, lévitant comme des insectes de lumière froide autour d'elle.

Soudain, une convulsion déchira la poitrine d'Elara. Ce n'était pas la faim, mais une marée montante, un reflux de tout ce qui avait été pétrifié. Elle tomba à genoux, les mains pressées contre sa gorge qui se gonflait. Un premier diamant s'échappa de ses lèvres, mais en touchant l'air vicié de la salle, la pierre ne resta pas minérale. Elle se liquéfia, s'étira, se métamorphosa en un sanglot liquide qui emplit l'espace d'une vibration insoutenable.

Un autre suivit, puis une cascade. Chaque gemme que son corps avait accumulée, chaque vœu consommé depuis son enfance, remontait de ses entrailles comme une sève révoltée. Les pierres se transformaient en oiseaux de fumée, en cris d'enfants, en murmures de vieillards abandonnés. La salle du trône se remplit d'une tempête de sons et de formes évanescents. Ce n'étaient plus des bijoux, c'étaient des fragments de vie qui réclamaient leur droit à la décomposition.

Séraphin recula, son visage de lune se fissurant comme un masque de craie. Sa silhouette commença à s'effiloche, les bords de son existence devenant transparents.

« Tu te détruis, Elara ! rugit-il, mais sa voix n'était plus qu'un sifflement de vent dans des ruines. Tu préfères le sang qui coule à la lumière qui dure ! »

« Je préfère la douleur qui respire à la perfection qui ment ! » hurla-t-elle entre deux spasmes.

Le sol de Dentelle-Sèche commença à se soulever, telle la poitrine d'un géant s'éveillant d'un long coma de sucre. Les murs d'opale se mirent à transpirer une humidité rouge et chaude. Les diamants qu'Elara régurgitait n'étaient plus des larmes

solides, mais des souvenirs d'une amertume délicieuse : le goût de la pluie sur la poussière, l'odeur du pain brûlé, le froid cinglant d'un adieu.

Le dernier diamant qu'elle cracha fut le plus gros, un éclat de lumière noire qui portait en son centre l'ombre d'une petite main. En touchant le sol, la pierre n'éclata pas ; elle s'enfonça dans la chair du monde comme une graine. Un cri de soulagement immense, poussé par des milliers de gorges invisibles, fit trembler les fondations de la cité.

Séraphin se volatilisa en une nuée de papillons de cendres, laissant derrière lui un trône vide qui s'effondrait déjà en un tas de poussière organique. Elara, épuisée, s'allongea sur le sol qui était devenu tiède et meuble, comme le flanc d'un animal protecteur. Sa robe de soie se déchirait, révélant une peau humaine, imparfaite, marquée par les cicatrices du temps et de la vérité.

Au-dessus d'elle, la voûte de chair se fendit. Le sang noir qui s'en écoula n'était pas une souillure, mais une pluie fertile, une rosée de ténèbres qui venait laver les mensonges de nacre. À travers la déchirure, le véritable firmament apparut, non pas d'un bleu immuable, mais d'un noir profond, piqué d'étoiles lointaines et indifférentes, une nuit magnifique où le malheur avait enfin le droit d'exister.

Elara ouvrit la bouche, non plus pour manger, mais pour laisser s'échapper un souffle qui n'appartenait qu'à elle. Elle goûta le sel de ses propres larmes, de vraies larmes d'eau et de peine, qui ne valaient rien pour les marchands de rêves, mais qui, pour la première fois, la rendaient entière. La cité de Dentelle-Sèche n'était plus qu'un souvenir qui s'écaillait sous l'orage de la réalité, et dans le silence qui suivit l'effondrement, on n'entendit plus que le battement régulier d'un cœur qui acceptait enfin de vieillir.

Chapitre 14

L'Effondrement de la Dentelle

Le dôme d'azur se mit à peler comme le fruit trop mûr d'un verger oublié, révélant sous ses écailles de peinture sèche une texture de cuir humide et de veines palpitantes. C'était le ciel qui rendait l'âme, une voûte de porcelaine qui se fendillait sous la poussée d'une vérité trop longtemps étouffée dans le sucre. À Dentelle-Sèche, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une nappe de miel invisible qui figeait les sons, une mélasse de dévotion qui lissait chaque cri jusqu'à n'en faire qu'un soupir de satisfaction forcée. Mais ce jour-là, la mélasse s'évaporait.

Elara se tenait au centre de la Place des Soupirs Gemmés, ses pieds s'enfonçant dans un sol qui ne ressemblait plus à de l'ivoire poli. La chaussée se ramollissait, devenant une pâte de meringue grise qui exhalait une odeur de levure et de vieille sueur. Autour d'elle, les palais de sucre filé, ces merveilles d'architecture qui défiaient les lois de l'apesanteur par la seule force des vœux consommés, commençaient à pleurer. Des corniches de caramel blond se détachaient, s'écrasant dans un fracas de verre pilé, tandis que les colonnades de nougat blanc se tordaient comme des membres arthritiques cherchant à se dérober à un supplice solaire.

Une goutte de pluie tomba sur la joue d'Elara. Ce n'était pas la rosée d'eau de rose dont la ville était coutumière, mais une perle d'un noir d'ébène, lourde et visqueuse comme de l'encre de seiche. Elle en goûta la saveur : un sel amer, une amertume de fond de gorge, le goût d'un deuil que l'on aurait laissé rance au fond d'un coffre. C'était le sang de la voûte céleste, la sève de nacre qui se corrompait enfin, libérant les souvenirs que les Hosties de Souhairs avaient cherché à dissoudre.

En face d'elle, Séraphin se tenait sur son piédestal de marbre translucide. Le

Gouverneur, dont la silhouette avait toujours paru ciselée dans un rayon de lune figé, ne semblait plus qu'une poupée de cire placée trop près d'un brasier. Son visage, d'une symétrie autrefois divine, se distordait. Un œil coula le long de sa pommette comme une larme de lait caillé, révélant en dessous non pas des muscles ou des os, mais un vide rempli de courants d'air froids et de murmures de condamnés.

— Ne regarde pas, Elara, murmura-t-il, et sa voix n'était plus qu'un froissement de feuilles mortes dans un crâne de cristal. Mange encore une fois. Avaies le monde tel qu'il devrait être, et non tel qu'il est.

Il lui tendit une dernière hostie, une pastille d'un blanc aveuglant, si pure qu'elle semblait émettre son propre jour. Mais Elara ne vit plus la promesse de l'oubli. Elle vit, dans la translucidité de la friandise, le battement d'une petite aile de papillon broyée, l'écho d'un rire d'enfant pétrifié. C'était le vœu de sa sœur, Liana, ce fragment de vie qu'elle avait accepté de dévorer pour ne plus avoir à porter le poids d'une absence. Elle sentit ses propres gencives irradier d'une douleur de diamant. Les gemmes qui y poussaient, ces richesses nées de ses pleurs solidifiés, tentèrent de percer sa chair pour s'échapper.

Elle ne prit pas l'hostie. Elle laissa la pluie de sang noir inonder ses paumes.

Alors, le sol sous Séraphin se déchira. Ce n'était pas une faille tellurique, mais une plaie ouverte dans le flanc d'une bête endormie. La ville entière n'était qu'un parasite blanc posé sur un corps immense et souffrant, une tumeur de nacre sur un cœur de ténèbres. Les bâtiments s'effondrèrent dans la crevasse comme des dents de lait tombant d'une mâchoire malade. L'illusion de la perfection s'écailla sur le corps de Séraphin, révélant qu'il n'était que l'excroissance de cette digestion monumentale, un anticorps de lumière chargé d'étouffer la douleur par l'éclat.

— Je refuse la beauté qui dévore, cria Elara, et pour la première fois, sa voix déchira le ciel de cuir.

Elle porta ses mains à sa propre gorge, là où le collier de pulsations battait de manière frénétique. Les gemmes n'étaient plus des pierres précieuses, mais des organes miniatures, des cœurs de cristal qui réclamaient leur place dans des poitrines de chair. Elle tira sur le fil d'argent. Le métal s'enfonça dans sa peau, mais elle ne sentit pas la coupure comme une blessure, plutôt comme une libération. Chaque goutte de son propre sang qui perla était rouge, d'un rouge vibrant de coquelicot, une couleur interdite à Dentelle-Sèche, une couleur qui ne servait à rien d'autre qu'à être vivante.

Le collier rompit. Les diamants tombèrent au sol, et au contact du sang noir de la pluie, ils ne s'enfoncèrent pas dans la boue de sucre. Ils éclatèrent. De chaque pierre jaillit une lueur bleutée, une vapeur d'âme qui se mit à tourbillonner dans l'air saturé de soufre. Elara vit alors une silhouette se dessiner parmi les volutes de nacre. Liana. Sa sœur n'était plus une enfant de porcelaine, mais une ombre fluide, un souvenir qui acceptait enfin de vieillir, de se faner, d'être imparfait.

Le visage de Liana se tourna vers elle, non pas avec un sourire figé, mais avec une expression de fatigue infinie, une tristesse si belle qu'elle faisait pâlir tous les trésors de la cité. Elara accepta cette peine. Elle l'ouvrit en elle comme on ouvre une fenêtre sur un paysage d'automne après une éternité passée dans une chambre close et parfumée. La douleur irradiait dans ses membres, une brûlure de glace qui venait consumer les résidus de sucre dans ses veines. Son corps ne se brisa pas ; il se réveilla.

Séraphin, privé de la nourriture de son indifférence, se désintégra. Ses membres de lumière s'éparpillèrent comme de la poussière d'étoile morte, révélant le néant qui l'habitait. Il n'était rien qu'un miroir que les habitants s'étaient tendus pour ne pas voir leur propre ombre. Sans lui, la cité de Dentelle-Sèche finit de fondre. Les dômes de meringue coulèrent dans les égouts, les jardins de verre se muèrent en flaques d'eau saumâtre, et le silence de miel fut remplacé par le vacarme sublime d'un orage véritable.

Elara s'écroula sur le sol qui redevenait terre, une terre brune, grasse, pleine de racines et de vers de terre, une terre qui pouvait nourrir autre chose que des rêves. Elle sentit la rugosité des pierres ordinaires sous ses doigts, la morsure du vent froid sur sa peau qui n'était plus de porcelaine, mais de pore et de frisson. Ses diamants avaient disparu. Elle pleurait, et ses larmes étaient tièdes, liquides, éphémères. Elles s'écoulaient sur ses joues et s'enfonçaient dans l'humus, disparaissant à jamais, ne rapportant aucun profit, n'ornant aucune couronne.

Au-dessus d'elle, la voûte de chair s'était totalement fendue. Il n'y avait plus de plafond protecteur, plus de limite à l'obscurité. Le véritable firmament se déployait, immense et sauvage. Les étoiles n'étaient pas des gemmes accrochées à un voile, mais des feux lointains, des soleils froids brûlant dans une solitude majestueuse. Le noir était profond, absolu, et dans ce noir, le malheur avait enfin le droit de respirer, de s'étendre, de se transformer en sagesse.

L'esprit de Liana se fondit dans le vent, une dernière caresse de givre sur le front d'Elara. La ville n'était plus qu'une carcasse de sucre brûlé, une ruine de confiserie sous la pluie d'encre. Elara se releva, ses vêtements de soie en lambeaux, ses pieds nus trouvant leur appui dans la boue fertile. Elle ne chercha pas à reconstruire, elle ne chercha pas à prier. Elle marcha vers l'horizon où l'obscurité commençait à se teinter de la première lueur d'une aube grise, une aube qui ne promettait rien d'autre que la réalité de la fatigue et la beauté de la finitude.

Le monde de nacre était mort, et sous sa dépouille, la vie pulsait à nouveau, sombre, amère et magnifique. Elle ferma les yeux une dernière fois, savourant le sel sur ses lèvres, l'unique trésor qu'elle acceptait désormais de posséder.

Chapitre 15

La Chair et le Sel

Les lambeaux d'un ciel d'outremer, autrefois tendus comme une soie de maître sur l'illusion de la cité, pendaient désormais en draperies de chair lasse, révélant les battements sourds d'une voûte organique qui n'avait jamais connu le repos. Dentelle-Sèche n'était plus qu'une plaie magnifique, une carcasse de confiserie dont les os de sucre s'effondraient sous le poids d'une réalité nouvelle, lourde et féconde comme un limon de sève. Elara se tenait debout au centre de ce naufrage de nacre, les pieds enfoncés dans une terre qui respirait, une terre dont le pouls résonnait jusque dans la moelle de ses propres jambes. La poussière de diamant, ce vestige de siècles de deuils pétrifiés, tourbillonnait dans l'air tel un essaim de lucioles aveugles, mais elle ne scintillait plus du même éclat trompeur ; elle semblait désormais n'être que du sable stérile, une gangue que le monde s'apprêtait à rejeter.

Autour d'elle, les demeures de porcelaine s'étaient fissurées pour laisser jaillir des racines de muscles sombres, des lianes de veines pulpeuses qui s'enroulaient autour des colonnes de cristal comme pour étouffer le mensonge de leur perfection. C'était une forêt de sang et de promesses, une jungle où l'amertume avait enfin le droit de fleurir en corolles de velours pourpre. Elara sentait le froid de l'aube, un froid honnête qui mordait sa peau de porcelaine, et pour la première fois, ce frisson ne lui parut pas être une erreur de la création, mais une caresse nécessaire. Ses vêtements, autrefois rigides de vœux exaucés et de parures étincelantes, tombaient en loques autour de son corps, révélant les cicatrices de sa faim, ces sillons creusés par l'absence de sa sœur, qui ne demandaient plus à être comblés par des friandises de l'oubli.

Elle fit un pas, puis un autre, sur ce tapis de chair dont la chaleur montait comme une brume apaisante. Les échos de la voix de Liana, cette petite note de givre qui hantait

ses nuits, s'étaient dissous dans le vent noir. Le silence qui s'installait n'était pas le vide des tombes, mais le calme des océans avant la marée. Elara ne cherchait plus à retenir l'image de l'enfant disparue dans les replis d'un vœu dévoré ; elle acceptait que Liana fût devenue cette pluie d'encre qui lavait le monde, ce souffle qui faisait vibrer les membranes du ciel.

Soudain, une onde de douleur, pure et archaïque, traversa sa poitrine. Ce n'était pas la brûlure acide des hosties de souhaits, mais une déchirure d'argile, le réveil d'un cœur qui avait trop longtemps dormi sous une cloche de verre. Ses gencives, si longtemps gonflées par la promesse de diamants à naître, cessèrent de la faire souffrir. Elle porta ses doigts à ses lèvres, s'attendant à sentir la dureté minérale d'une gemme prête à éclore, mais elle ne rencontra que la douceur du sang tiède et la souplesse de sa propre peau.

C'est alors que la première goutte perla au coin de son œil.

Ce ne fut pas le cliquetis cristallin d'une pierre précieuse tombant sur le pavé, ce bruit sec qui faisait autrefois la fortune des orfèvres de la ville. Ce fut un glissement fluide, une trace de chaleur qui traça un sillon sur sa joue, comme un ruisseau cherchant son chemin à travers une terre assoiffée. La larme tomba, lourde d'une humidité oubliée, et vint s'écraser sur une feuille de chair qui frémit à son contact. Elara la regarda, fascinée par cette petite perle de transparence qui refusait de durcir, qui refusait de devenir un trésor à porter au cou. Elle se pencha, recueillit l'humidité sur son doigt et la porta à sa langue.

Le goût était celui du sel.

Ce n'était pas le sucre étouffant des banquets du Gouverneur, ni la fadeur du quartz. C'était le sel des mers anciennes, le sel des tempêtes, le sel qui guérit et qui brûle tout à la fois. Ce goût était une clé tournant dans une serrure de rouille. En savourant cette amertume divine, Elara sentit le dernier rempart de son conditionnement s'effondrer

comme une falaise de craie. Elle n'était plus un automate de félicité, une poupée de nacre destinée à décorer les ruines d'un paradis cannibale. Elle était une créature de limon et de larmes, une architecture de fragilité capable de porter le poids d'un souvenir sans que celui-ci ne se transforme en pierre.

Un rire étrange, rauque comme le froissement des feuilles d'automne, s'échappa de sa gorge. Il s'éleva vers la voûte palpitante, rejoignant les murmures de la forêt de chair. Le monde n'était plus parfait, le monde était blessé, et dans cette blessure résidait sa véritable lumière. Les ruines de sucre brûlé commençaient à se dissoudre sous l'effet de la pluie d'encre, devenant un engrais sombre pour les fleurs de deuil qui poussaient déjà entre les débris de cristal.

Elara marcha vers l'horizon, là où le ciel de chair commençait à se teinter d'un gris de perle, non pas celui de la gemme, mais celui d'une aube qui accepte ses nuages. Elle voyait au loin les silhouettes des autres survivants, ces ombres titubantes qui apprenaient, elles aussi, à pleurer des larmes d'eau vive. Ils n'avaient plus de parures, ils n'avaient plus de palais, mais ils avaient retrouvé l'usage de leur propre tristesse, ce feu sacré qui permet de forger l'espoir.

Chaque pas qu'elle faisait était une prière adressée à la terre organique, un pacte signé avec la finitude. Elle ne craignait plus la faim, car elle savait désormais que le vide en elle était un espace de liberté, une clairière où la vie pouvait enfin s'inventer sans le secours des miracles. Elle s'arrêta devant une mare d'eau sombre où se reflétait son visage. Elle ne reconnut pas la jeune fille de porcelaine aux yeux vides. Elle vit une femme dont le regard portait la profondeur des orages, dont le sourire était une cicatrice ouverte sur le monde, et dont la beauté résidait dans sa capacité à se briser.

Elle s'assit sur un bloc de chair pétrifiée, laissant ses mains s'enfoncer dans le limon tiède. Elle resta là longtemps, immobile, tandis que les derniers éclats de diamants s'éteignaient dans l'obscurité grandissante. Le sel sur ses joues avait séché, laissant une trace blanche, un stigmatisme de son humanité retrouvée. Elle ferma les yeux,

écoutant le chant des muscles de la terre qui se contractaient pour donner naissance à une saison nouvelle, une saison de vent, de pluie et de vérité.

La cité de Dentelle-Sèche avait disparu, emportant avec elle ses mensonges de nacre et ses festins de vœux. Ne restait que cette immense pulsation, ce battement de cœur universel auquel Elara était enfin accordée. Elle n'avait plus besoin de manger ses rêves pour survivre. Elle pouvait désormais habiter sa douleur, la laisser couler comme une rivière nécessaire, et attendre, avec une patience de racine, que le sel de ses larmes finisse par fertiliser le monde nouveau.

FIN

Merci d'avoir lu "Mange tes Vœux"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)